

JOURNAL HELVETIQUE

O U

RECUEIL

D E

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

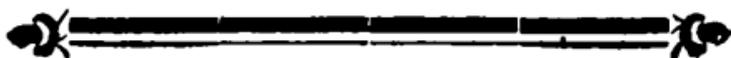
¹
DEDIE AU ROI.

M A R S 1761.



NEUCHATEL,

De l'Imprimerie du premier EDITEUR de ce Journal.



MDCCLXI.



JOURNAL HELVETIQUE.



M A R S 1761.



SIXIEME LETTRE

*D'un Protestant , employé dans la Mission
pour convertir les Juifs.*



J'AI bien toujours crain, mon cher
Ami, que dans cette malheureuse
Guerre, qui affige l'Europe, & qui désole
tant de Contrées de l'Allemagne, vôtre Do-
maine & le mien, quoi qu'assez écartés des
grandes routès, ne se ressentissent, & peut-
être plus d'une fois, des courses des Troupes,
qui vont au fourage & au butin. Voilà donc
nos pauvres Fermiers réduits à la besace, par
des gens impitoyables, à qui nous devons

cependant tenir compte , de ce qu'ils n'ont pas mis , come tant d'autres , le feu à nos maisons , après en avoir enlevé les vivres , le bétail avec sa nourriture , & tout ce qui pouvoit les acomoder. En bénissant de tout le Seigneur nôtre Dieu , élevons nos mains vers lui , pour le prier de mettre fin à ce terrible fléau. C'est un bonheur , que nos rentes vous eussent été portées à la Ville , quelques jours auparavant , mais come il faut pourvoir à la subsistance de nos Fermiers , & de leurs familles , vous vous seriez trouvé absolument hors d'état de m'envoyer la lettre de change , que je vous demandois , si nos pieux & zélés Amis , qui s'intéressent à mon entreprise , ne vous eussent généreusement ouvert leurs bourses , dans cette circonstance. Remerciez-les de ma part , je vous prie. Soit que je puisse , ou non , reconnoître un jour leurs bienfaits & m'aquiter envers eux , come je le souhaite ; que le Souverain Dispensateur de tous les événemens , soit leur rémunérateur ; qu'il éloigne d'eux toutes les calamités , & les comble de ses biens ; mais sur tout des biens de l'ame , en comparaison desquels tout le reste n'est rien.

Pour toucher l'argent , dont j'avois assez besoin , j'étois allé chez le Beaufrère de nôtre Rabin , lors que j'y vis entrer un home , que je conoissois bien de visage & de réputation ,

fans être connu de lui. S'adressant à mon Banquier, j'espère, Monsieur, lui dit-il, que vous aurez reçu avis de l'un de vos Correspondans, qu'il alloit tirer sur vous une somme de deux mille rixdallers, payable à vue. Oui, Monsieur, lui répondit le Banquier. Etes vous porteur de cette Lettre de change ? La voilà, dit nôtre Personage, en la lui présentant. Le Banquier, après l'avoir bien examinée, lui demanda s'il étoit connu de quelques perſones de la Ville. Assurément, repliqua-t-il, & lui nommant trois ou quatre des Principaux du lieu, il ofrit de lui amener celui d'entr'eux, qu'il souhaiteroit. Cela n'est pas nécessaire, reprit le Banquier : Je conois assez la main de mon Correspondant, & tout de suite, il alloit lui compter cette somme, en belles espècee d'or, lors que je lui dis : Gardez vous bien de vous fier à Monsieur ! Malgré quelque déguisement, je le conois, pour un home, qui aiant servi ailleurs, en qualité de Comis, chez un riche Négociant, y a aquis le dangereux talent de contrefaire parfaitement toutes sortes d'écritures. Vous ne feriez pas le prémier, auquel il auroit joué un mauvais tour. A ces mots le Banquier reprit ses espèces, & l'Avanturier en fureur, me dit : Pour qui me prenez vous, Visage éfronté ? Je vais de ce pas, avec mes çonoissances, porter ma plainte au Juge, &

vous me ferés une éclatante réparation de cette injure. Vous allez bien plutôt, lui dis je, prendre la fuite, & vous ferez prudemment, pour ne pas recevoir en cette ville le juste salaire de vôtre témérité. Vous le verrez, dit il, en reprenant sa lettre de change, & au même instant il sortit. Cependant le Banquier croioit encore, que nous serions cités à paroître devant le Juge; mais après avoir attendu longtems, quand il vit que nous n'y étions point apellés, il demeura persuadé, que je l'avois averti fort à propos, pour l'empêcher d'être dupé par un fripon, & m'en remercia beaucoup.

Come nous nous entretenions de divers sujets, il m'aprit que quelques jours auparavant, il avoit eu a soutenir un assaut, de la part d'un de nos *Déistes*, qui, pour lui prouver, que le Vieux Testament ne pouvoit venir de DIEU, lui alléguoit les deux endroits (†) du Livre des Proverbes, où il est dit, que la fourmi amasse durant l'été les vivres dont elle a besoin. On fait à présent, disoit l'Incrédule, que la fourmi ne fait point de provision pour l'hiver, parce qu'elle demeure engourdie, come les mouches, & qu'elle ne mange rien, pendant la froide saison. D'ailleurs, ajoutoit-il, si les fourmis faisoient des

(†) *Prov.* VI. 6. & XXX. 25.

amas de grains, les homes, qui savent si bien s'approprier le fruit du travail des animaux, celui des abeilles, par exemple, négligeroient ils de piller avant l'hiver, le magazin des fourmis ? Je voulus, disoit le Banquier, lui répondre, que pour doner des leçons de morale aux homes, un Auteur sacré pouvoit bien suposer vraies les opinions erronées, qui avoient cours de son tems ; mais il me nia hardiment ce Principe & me soutint, que la Bible se donant à elle même, les beaux titres d'*Ecriture divine* & de *Parole de vérité*, elle devoit être pure come l'or le plus afiné & exemte de toute suposition fausse, de toute erreur populaire. Je crus, continua-t-il, me tirer d'affaire, en disant, qu'il y avoit sans doute dans la Judée, des fourmis, qui n'étoient pas sujettes à l'engourdissement, que le froid cause à celles de l'Europe ; mais il se mit à rire, & me pria, d'un air moqueur, de lui apprendre dans quel Auteur de Voïages il pourroit trouver la description de cette espèce particulière de fourmis. Cela me fit d'autant plus de peine, que je le voïois se féliciter de mon embaras. N'y pouvant plus tenir, je le quitai brusquement.

Je crois, lui dis-je, que vous auriés fermé la bouche à cet Incrédule, si vous lui aviez répondu, que les Interprètes se sont tous trompez, en apliquant, par l'efet d'un préjugé popu-

laire, à la fourmi, ce que SALOMON a dit de votre Nation, en ces mots : *Allez paresseux, vers celle qui a la circoncision : Considérez ses voies & devenez sages.* Fort bien, me répondit le Juif. Ainsi de votre aveu, SALOMON, dans ce passage, exhorte les Chrétiens, qui négligent leur salut, à venir apprendre de nous le rite de la circoncision & l'obéissance, qui est due aux Loix de MOÏSE. Doucement, s'il vous plait, Monsieur, lui repliquai-je. Avant que de tirer cette conséquence, voyons un peu, si les paroles qu'ajoute SALOMON dans les deux versets suivans, la favorisent ; si au contraire elles ne la détruisent pas. Quel témoignage y rend-il à celle qui a la circoncision ? *Quoi qu'elle n'ait, dit-il, ni Intendant, ni Gouverneur, ni Dominateur, elle rectifiera néanmoins, dans un été, sa nourriture : Elle amassera, durant une moisson, les vivres dont elle aura besoin.* N'êtes vous pas bien caractérisés, dans cet Oracle, ajoutai-je ? Ne portez vous pas, dans votre corps, une *circoncision* littéraire ? Avez vous encore quelque *Intendant*, quelque *Gouverneur*, ou quelque *Dominateur* de votre Nation ? Il ne vous reste donc plus à acquérir, que les derniers traits de cette Prophétie. Quand, dans un été, c'est-à-dire dans un tems de chaleur & de lumière, vous aurez rectifié votre nourriture, quand vous aurez rejeté le levain de vos Tra-

ditions , pour ne vous nourrir plus que du vrai pain de la sagesse , c'est alors que les paresseux d'entre nous , qui ne font rien pour avancer le règne & la gloire de leur Sauveur , devront vous prendre pour modèles ; parce qu'après vous être convertis au Seigneur JESUS , vous serez poussés par un zèle ardent durant sa moisson , à amasser le bon grain dans ses greniers , pour vôtre propre intérêt , afin que tous les peuples , éclairés par vos instructions , vous fournissent abondamment tout ce qui vous fera nécessaire , pour vôtre voyage , & pour votre glorieux rétablissement dans votre patrie. Voilà les idées que me présentent les paroles de SALOMON.

Mais , repartit mon Banquier , tous les Juifs ne font pas servilement atachez aux Traditions du *Talmud*. Les *Caraites* , du nombre desquels je suis , graces à Dieu , ont-ils besoin de rectifier leur nourriture , eux qui tiennent pour unique règle de leur Foi , les Livres de *Moïse* & des Prophètes ? Eh ! *Monsieur* , lui répondis-je , coment lisez vous ces Livres ? N'est ce pas toujours avec vos points Masorétiques ? Défàbusez vous , me dit-il , nous ne nous servons que de Bibles sans points , & nous regardons même come *souillées* toutes les Bibles Hébraïques , qui ont les points. Je le fai bien , lui dis-je , mais avec

cela, n'êtes vous pas acourumez, dès votre enfance, dans vos écoles, & dans vos maisons, à supléer, assez généralement, toutes les mêmes voïelles, dont vos Grammairiens ont inventé les points, & dont on voit la figure & les traits, dans les Bibles ponctuées? Tout cela revient donc au même. Vous ne vous nourrissez plus de la parole de DIEU qu'avec le levain, dont vos Pères l'ont affaïfonée, dans le tems de leur incrédulité. Et vos *Kéri*, c'est à dire vos leçons, ou corrections marginales du Texte hébreu, ne forment elles pas aussi quelquefois, devant vos yeux, des lunettes, avec lesquelles vous ne voïez plus les objets, qu'à travers le verre trompeur des préjugés de vos Pères? Permettez moi de vous faire sentir cela, par un exemple.

Lisez je vous prie, le Chapitre XVI. d'*Ezéchiel*, où DIEU reproche, avec tant de force, à *Jérusalem*, les crimes & les abominations, dont elle s'étoit rendue coupable & pour lesquels il se voïoit obligé de la détruire, par la main des Caldéens. Vous verrez que suivant le texte du verset, DIEU prédit à *Jérusalem*, qu'elle mépriseroit encore une autre fois sa malédiction, & violeroit de nouveau son alliance, avant qu'il rétablit pour toujours son alliance avec elle. 59 *Tu agiras encore*, lui dit-il, *au gré de tes desirs, come tu*

Pas fait, lors que tu as méprisé ma malédiction, jusqu'à rompre mon alliance. 60. Puis je me souviendrai moi même de mon alliance qui fut l'objet de tes desirs, dans les jours de ta jeunesse & je rétablirai pour toujours mon alliance en ta faveur. N'est ce pas pour avoir acompli cette prédiction, pour avoir enfreint de nouveau l'alliance de DIEU que *Jérusalem* a été détruite par les Romains, après avoir crucifié JESUS, le Messie, que DIEU lui avoit envoié au tems marqué? Mais depuis le retour de la captivité de *Babylone*, vos Pères eurent une trop haute opinion de la sainteté de *Jérusalem*, pour se persuader, qu'elle fût jamais capable d'encourir de nouveau la malédiction divine. D'ailleurs, aiant renoncé à toutes les idolatries des Paiens, ils crurent pouvoir, come de vrais Régénérez, s'apliquer à eux-mêmes l'excellente promesse du verset 60, & s'assurer, que c'étoit pour toujours, que DIEU avoit rétabli avec eux son alliance. Imbus de ces préjugés, coment n'auroient-ils pas crû, de la meilleure foi du monde, qu'il s'étoit glissé une faute de Copiste dans le verset 59. qui étoit diamétralement oposé à toutes leurs espérances flateuses? Ils n'osèrent pas néanmoins toucher au Texte Original, & c'est à ce juste scrupule, que nous sommes redevables de l'intégrité dans laquelle il paroît encore à nos yeux. Ils se bornèrent donc à

indiquer, dans la marge des Bibles Hébraïques, la manière dont ils jugeoient qu'on devoit lire le Texte, pour corriger par la lecture, la faute qu'ils attribuoient très-mal à propos à la plume des Copistes. Mais ils ne furent pas si réservés à l'égard des Versions. Ils y exprimèrent hardiment la leçon de la marge, par préférence à celle du Texte. De là vient que toutes les Versions anciennes & modernes, nous présentent sur ce verset, la prétendue correction des Juifs, come la vraie parole de DIEU. Au lieu de ces mots: *Tu agiras encore au gré de tes desirs, come tu l'as fait, lors que tu as méprisé ma malédiction; & ce qui suit; elles mettent dans la bouche de DIEU ces paroles: Je te traiterai donc selon ce que tu as fait, lors que tu as méprisé ma malédiction jusqu'à rompre mon alliance. Puis je me souviendrai moi même de l'alliance que je fis avec toi, aux jours de ta jeunesse, & je rétablirai en ta faveur cette alliance pour toujours.* Si, come cette prétendue correction le suppose, DIEU avoit promis aux Juifs, de rétablir pour toujours son alliance avec Jérusalem, à leur retour de Caldée, cette ville auroit elle été détruite, come elle le fut, quelques Siècles après, par les Romains, & seroit elle encore aujourd'hui sous le joug des Mahométans? Cette correction Judaique est donc, malgré son antiquité, une véritable falsifi-

cation du Texte Original, & par conféquent une des Traditions que vous devez rejeter, si vous voulez nourrir vos ames de la vraie & pure parole de DIEU.

Je vous avouerai ingénument, me dit mon Banquier, que sur la foi de nos Pères, j'ai toujours lû ce passage de la manière que l'ordone le *Kéri*, mais qu'en le lifant ainfi, je ne pouvois m'empêcher de fôûpirer profondément en moi même, & de me dire tout bas, Coment a été acomplie cette excellente promesse du rétablissement de l'alliance de DIEU *pour toujours*, en faveur de *Jérusalem* ! Avec cela, voiez quelle force ont sur nous les préjuges de l'éducation ! Jamais il ne me vint feulement dans l'esprit d'examiner, si la leçon du Texte n'étoit pas préférable à celle que nos Docteurs anciens lui ont substituée dans la marge. A présent que vous m'avez ouvert les yeux, je vois parfaitement, que suivant le Texte, le rétablissement de l'alliance ne devoit avoir lieu pour toujours, qu'après que *Jérusalem*, par une nouvelle révolte, se feroit atirée une seconde ruine. Come il y a, peu s'en faut, dix & sept siècles que cette seconde ruine est arivée, j'espère que DIEU, selon la vérité de sa parole, se souviendra enfin de rendre pour toujours sa faveur à *Jérusalem*; mais, continua-t-il, la circoncision n'a-t-elle pas été prescrite à ABRAHAM & à

sa postérité, come une alliance éternelle, *Gen. XVII. 13 ?* & MOÏSE nten a-t-il pas fait une Loi irrévocable, *Levit. XII. 3 ?*

Oui, lui dis je, pourvû que vous entriez dans l'esprit de MOÏSE, & que par la circoncision, vous entendiez celle du cœur, c'est-à-dire, la sanctification & le renoncement à l'incrédulité & à toute affection vicieuse, come il s'en explique clairement, *Deuter. X. 16.* A qui est ce que JEREMIE adressoit cette exhortation: *Soiez circoncis pour l'Eternel ? N'est-ce pas aux homes de Juda & aux habitans de Jerusalem, qui avoient déjà dans leur chair la circoncision literale ? DIEU ne leur dit-il pas, Retranchez de vos cœurs l'incirconcision, de peur que ma fureur n'éclate come un feu, & qu'elle ne s'embrase, sans que personne la puisse éteindre, à cause de la méchanceté de vos actions. Jer. IV. 4 ?* Les Gentils craignans DIEU, qu'on apelloit *Profélites de la Porte*, n'étoient ils pas admis à adorer le DIEU d'Israël, dans le grand Parvis extérieur, sans avoir reçu la circoncision literale ? Mais écoutez ce que DIEU lui-même dit sur ce sujet à Jérusalem, dans la suite des paroles d'EZECHIEL, que j'ai déjà raportées. Après lui avoir dit, *Je rétablirai pour toujours, mon alliance, en ta faveur ;* il continue ainsi, dans le verset 61. *Alors tu te souviendras de tes voies, & tu seras couverte de confusion, en recevant*

toi-même tes Sœurs , plus grandes que toi , avec d'autres Sœurs , plus petites que toi ; car je te les donnerai pour filles ; mais non par ton alliance. Remarquez bien je vous prie, ces paroles : *Je te les donnerai pour filles ; mais non par ton alliance.* Ce ne sera donc point par votre alliance de la circoncision littéraire & du culte Lévitique , que DIEU, dans le rétablissement de Jérusalem , donnera pour filles à cette célèbre Métropole , les grandes & les petites Nations.

Telle fut la fin de notre entretien. Ce sera aussi la fin de ma lettre.

Je suis &c.





S U I T E

Des Réflexions d'un Misanthrope.

LES Boulonois demandoient d'une Statue de JULES II si elle levoit le bras pour les bénir ou pour les maudire , & JULES répondit , pour l'un & pour l'autre , selon que vous mériterés d'être récompensés ou punis. Si cette réponse ne fut pas dictée par un zèle Apostolique , du moins elle est digne d'un Pontife qui , dans le caractère , avoit autant de grandeur que de férocité.

L'homme d'esprit est souvent une énigme , dont les passions du sot donent l'explication ; c'est une machine simple , qui donne la clé d'une , infiniment plus compliquée.

Si les Chrétiens des IV & Vme siècles eussent pensé come l'Empereur JULIEN , qu'ils avoient en horreur , ils se feroient épargnés bien des crimes qui les deshonnorent. „ Ser-
 „ viteurs des Dieux , disoit ce Prince , ne
 „ pillez point les Maisons de ceux qui s'éga-
 „ rent , plutôt par ignorance , que par choix.
 „ Il faut instruire les homes & les persuader
 „ par raisons , non par les injures & les tour-
 „ mens corporels. Je vous le dis encore ,
 ceux

„ ceux qui se trompent en matière impor-
 „ tante , sont plus dignes de pitié que de
 „ haine. „

Les Auteurs Chrétiens ont fort exalté l'ac-
 tion d'un Sénateur de *Bérée* ; j'en ai une idée
 un peu différente. Voici le fait. Ce Sénateur
 avoit un fils , qui s'étoit laissé entraîner à l'I-
 dolatrie. Il l'avoit chassé de sa Maison & des-
 hérité. Le jeune home supplia l'Empereur JU-
 LIEN , qui étoit alors à *Bérée*, de le faire réta-
 blir dans les droits de sa naissance. JULIEN
 le lui promit, ne croiant pas, dit-on, qu'un
 home qu'il pouvoit perdre d'un mot osat man-
 quer de déférence à ses volontés. Aiant in-
 vité à un festin les principaux de *Bérée*, il fit
 asseoir le Père & le Fils sur le lit où il étoit
 assis lui même, & vers le milieu du repas,
 adressant la parole au Père. „ Il me semble,
 „ dit-il, qu'il n'est pas juste de contraindre
 „ l'inclination de personne : Laissez à votre
 „ fils la liberté de suivre une autre Religion
 „ que la votre, come je vous la laisse d'en
 „ suivre une autre que la mienne ; quoi qu'il
 „ me soit fort aisé de vous l'ôter avec la vie. „
 Le Père répondit avec chaleur : „ Vous me
 „ parlez, Seigneur, en faveur d'un jeune
 „ home, qui s'est rendu digne de la haine de
 „ Dieu, & qui a préféré le mensonge à la vé-
 „ rité. „ JULIEN l'interrompit : „ Laissons
 „ là les invectives, dit-il : Puis se tournant

du côté du Fils, il ajouta : „ Je vous servirai „ de Père. „ Je crois que s'il y a de la grandeur dans cette action, elle est dans la modération de JULIEN, qui, selon moi, est plus conforme au véritable esprit du Christianisme, que la fermeté du Sénateur réputée si sainte & si généreuse.

On a dit, que l'Avarice étoit une mauvaise ménagère: J'en dis autant du Bigotisme. N'a-t-on pas vû un home, revêtu de la Pourpre Romaine, refuser ses services à son Maître, aussi dévot que lui, pour le faire hériter d'un Roïaume vaste & puissant, & cela de crainte que les hérétiques n'en retirassent quelque foible avantage?

! C'est une comparaison fort ordinaire, que celle de TIBERE & de LOUIS XI. mais elle n'est juste, que pour ceux qui réfléchissent peu. C'étoit en effet deux homes fort diférens: TIBERE étoit naturellement cruel; LOUIS parût l'être par Politique. Le prémier plus profondément dissimulé, plus prudent, plus habile, fut peu trompé, & se trompa moins encore; le second, avec autant d'activité & moins de lenteur, se conduisit par des règles moins sures & fit des fautes come Home, come Fils, come Père, come Roi. Celui-là avoit l'esprit ferme, quoi qu'agité; bon Guerrier, il eût plus la fermeté d'un Général, que l'audace d'un Soldat; il semble

même qu'il étoit plus expérimenté que courageux : Celui-ci eût l'esprit foible & indécis ; le cœur à l'épreuve de tout ; nul péril n'étonnoit son courage ; nul événement ne lui paroïssoit fans conséquence : Intrépide dans les combats , il portoit toute sa timidité dans les Conseils. Le Romain d'un caractère sombre & farouche , sanguinaire par goût & par habitude faisoit redouter ses caprices à ceux qu'il chérissoit le plus ; on n'étoit bien assuré de la vie , que quand on en étoit ignoré : Sa justice avoit les traits de la fureur ; sa modération , de la vengeance. Le François asable aux petits, ne paroïssoit terrible qu'à ceux qui étoient assez grands pour être crains ; il punissoit peu , mais avec sévérité , presque toujours avec justice , excepté dans sa vieillesse. L'Empereur ne fit paroître de la mauvaise foi qu'avec ses ennemis particuliers ; jamais avec ceux de l'Empire. Le Roi en eut avec les uns come avec les autres. Par la piété , l'un ne fut rien ; l'autre fut petit. Ils différencèrent encore plus par les mœurs : Le long séjour du Fils de LIVIE , dans l'Isle de *Caprée* , y fut celui de l'infamie même ; le Fils de CHARLES eut des foiblesses , mais rarement criminelles , jamais honteuses pour l'humanité. Enfin LOUIS mourut aimé des Peuples , craint des Grands , estimé de ses **Enemis** ; TIBERE fut peut être hai de tous.

Le même fond qui produit des choses dignes de l'admiration des homes, produit aussi bien des sottises dignes de leur mépris.

Triomphe, PHILOCIÈS, j'avoie que tu as un grand avantage sur moi : Tu es parvenu à la gloire, en te purgeant des crimes qu'on t'imputoit ; moi à l'obscurité en ne me mettant point dans la nécessité d'apprendre qu'on ne m'en imputa jamais.

De grands Génies ont regardé come une des principales causes de la Chûte de la République Romaine, les progrès de la Philosophie, sur tout de celle d'ÉPICURE. CATON le Censeur l'avoit prévu ; bientôt après lui la crainte des Dieux fut une vertu d'imbéciles, & les sermens, jadis si sacrés, furent regardés come des osselets, dont on amuse des enfans.

A voir la multitude de choses que nos Politiques disent nécessaires pour faire le bonheur d'un Etat, il semble qu'il faut être ennemi du repos des homes pour leur faire acheter si chèrement le plaisir de se croire heureux. Ce n'est pas ainsi que pensoit ce grand Home qui a dit. „ Où les familles sont bien gouvernées, l'Etat l'est aussi. „ Le Peuple de l'Isle du *Man* ignore ce que c'est que des Loix, mais il a des mœurs, des usages, & il est heureux.

Les Philosophes qui défendent les Sciences,

prétendent , que leurs adverfaires les ont confonduës avec leurs abus ; qu'on leur a attribué des étets dont elles ne font point les caufes & ils ne voient pas , que ces diftinctions détruifent tout ce qu'ils ont pû dire contre l'ignorance.

La comparaifon d'un enfant à un homme fait eft fauffe en tous points : Elle ne prouve rien , non plus que la propofition qui l'a fait naître , finon que ceux qui paroiffent avoir tant de mépris pour de miférables lieux communs , ne dédaignent pas de s'en fervir eux mêmes.

HENECRATE je te vois poffédé du defir d'imiter SOCRATE : Je t'en louë , mais crois moi , la Sageffe confifte moins à conoitre les autres , qu'à fe conoitre foi même ; moins à imiter qu'à choisir : moins à fe tourmenter pour devenir un fecond R. qu'à confulter fon cœur dans le calme des paffions : Il trompe rarement celui qui ne veut point l'être. Un Sage ne le fut jamais en tout ; n'ajoute point fes imperfections aux tiennes. Telle chofe fut fageffe en lui , qui feroit ineptie en toi. Que ce ne foit pas ton modèle qui t'honore ; qu'il foit honoré par toi. Tu es fur un Théâtre ; n'y emprunte pas le role d'un autre ; joues y le tien ; il ne tient qu'à toi de le rendre le plus admirable , indépendamment de ton état.

BALDUS pense que la perfection de l'homme est de palir sur les Livres, & conformément à ses principes, à force de vouloir se rendre digne du nom d'homme, il est parvenu à oublier qu'il l'est. Il desiroit de distinguer toutes les beautés d'un ouvrage; il est parvenu à ne les plus sentir. L'Analyse a détruit en lui le sentiment: Son esprit s'occupe à découvrir l'art; jamais son cœur ne jouit de son prestige. Il lit ce Passage de SENEQUE. „ Come „ rien n'est plus beau, que de secourir les „ perones en danger, malgré qu'ils en aient; „ de même aussi acorder aux prières des ho- „ mes, ce qui tourne à leur défavantage, c'est „ cacher sa haine sous des aparences de dou- „ ceur. „ Il l'admire: En quoi? C'est qu'il y trouve joint la relation de ressemblance, avec celle d'oposition. Le sentiment le plus tendre, le plus vif, si l'expression en est simple, ne le touche pas plus que les Sarrasins ne le furent à la vüe du sang qui couloit d'une Statue de *Damas*, qu'ils avoient blessée d'un coup de flèche, & les efforts d'un Acteur, pour le rendre avec force, seroient aussi inutiles, que le fut miracle de la Croix d'Apamée. Je fais là des comparaisons tirées par les cheveux; mais ce sont des traits d'érudition placés d'une manière digne de mon Héros.

ELVIRE, je vous dois des conseils, recevez-les: Mon cœur me les dicte plus que le

devoir. Elevée avec tendresse , mais avec fé-
vérité , on eut moins en vûe de vous faire
mériter la bruiante aprobation des gens du
bel air , que de vous rendre digne de l'estime
du Sage : Aussi , dans un âge où les autres
sont à peine capables d'écouter les leçons de
la Sageffe , je ne crois nécessaire que de vous
précautioner contre un écart. Voiez vos
Compagnes ; la moleffe guida leur enfance ;
elles n'éprouvèrent que les puérilités d'une
fausse tendresse ; on craignoit d'éfaroucher
leurs oreilles par des mots durs ; on ne leur
parloit que de parure & de plaisir. Elles arri-
vèrent à l'adolescence chargées de préjugés &
vuides de sens : Danse , Musique , &c. elles
cultivent tous les talens agréables ; la Raison
seule reste en friche. Femmes à leur toilette,
Enfans à leurs devoirs , ce sont des Idoles que
le Fat encense & qu'il méprise. Elles ont
appris l'art de charmer leur indolente oisiveté ;
ELVIRE, aiés celui d'être utile. Nos devoirs
sont durs pour qui les ignore ; mais qu'ils
sont doux à remplir , pour qui s'en est fait une
étude , pour qui ne conoit de plus grands
biens , que ceux de l'ame ! Ceux d'une Mère ,
ceux d'une Femme sont si étendus ; leur
exercice est si varié , qu'il ne laisse que peu
de momens à la distraction ; mais dans ces
momens mêmes ne les perdons point de vûe ;
qu'une vaine curiosité ne nous jette point au

de là de nôtre sphère , & tenons nous dans les bornes que nous prescrit nôtre état. Un Pé-dant femelle est l'animal le plus ridicule qui fut jamais : Il en existe cependant & vous les conoissez : Voudriez-vous les imiter ? Non, ces yeux faits pour inspirer la joie & la tendresse ne le sont pas pour s'ufer sur d'antiques Annales, qui ne sont estimables , que par leur inutilité ; dignes d'être étudiées avec soin , que par ce qu'elles sont incompréhensibles. Votre bouche , formée pour être l'organe de la sagesse & de l'humanité , ne le doit point être des petiteffes d'un Comentateur , ou des délires du génie. Eh quoi ! la résolution d'un problème done-t-elle des plaisirs aussi doux , que ceux que ressent une Femme , qui fait le bonheur d'un Epoux qui l'aime & qui fait le sien. PHILAMINTE triomphe d'une découverte qu'elle a faite sur les Insectes ; mais elle ne sentit jamais la douce émotion qu'éprouve une tendre Mère, à se livrer aux careffes innocentes de ses enfans , à porter un œil attentif sur leurs mouvemens , leurs agitations , leurs desirs pour en distinguer le fil & les guider vers des objets utiles. Non , ne vous y trompez pas ; ces devoirs exigent une Femme toute entière ; mais est-il des amusemens plus doux que ces devoirs ? En est il de plus dignes d'un être vertueux ? Je sens , à l'entouffiasme qu'ils m'inspirent , com-

blen font à plaindre ceux qui s'en font privés.

On nous a doné, sous le nom d'Histoire d'un Prince, d'assomantes Compilations de leurs Traités, Manifestes, Déclarations &c. ces Auteurs ne possèdent pas le talent d'ennuier avec art : On ne découvre le Prince, dans leurs ouvrages, qu'au travers le Manteau dont il est couvert, & du fade & rebutant cérémonial dont ils n'ont sù le débarasser. On n'y voit ni un home, ni des homes.

Il m'est venu une idée assez singulière en lisant cette définition de ce que nous appelons un Peuple Barbare. „ C'est dit-on, des „ Peuples qui ne reconoissent aucune Loi ; ils „ peuvent avoir des idées de justice ; mais le „ plus fort l'emporte toújours. „ S'il est ainsi, disois-je, les Peuples Européens sont policés ; mais leurs Princes sont encore dans un état de barbarie. Ce fruit dont la possession est disputée à coups de poings par deux Sauvages & qui reste au plus vigoureux Luteur, est l'image de cette portion de Terrain, objet de discordes sanglantes entre des Princes, & qui demeure au plus habile, ou au plus puissant. L'Abé de St. PIERRE a voulu civiliser les Princes ; il n'a pas réussi : D'autres feront plus heureux : Politiques sanguinaires, ne nous ravissés pas cette flateuse espérance !

C'est souvent un sujet de dépit de n'être

point connu des fots ; plus souvent c'en est un de l'être.

CEDRENE nous a conservé le Testament de NOE' ; c'est dommage que l'original qu'il a transcrit n'ait pas été connu ; il eut été d'un grand usage. Par exemple, cette Pièce reconüe authentique, SESOSTRIS n'eut point parcouru l'Asie en Conquérant: DARIUS n'eut point eu la honte de perdre sa Courone, ni la gloire d'être pleuré de son ENEMI: Les Romains auroient été moins puissans & l'auroient été plus long tems: AETIUS n'eut point triomphé à *Chalons*: Les dévastations de GENSERIC n'eussent point fait mourir de douleur le St. Evêque d'*Hipone* ; les Arabes n'auroient pas conquis l'Afrique, & le bon Roi RODRIGUES eut pû tout à son aise avoir des Maitresses ; les Chrétiens n'admiraient pas dans LEON IV les vertus d'un Pontife & la fermeté d'un Héros ; la Hongrie n'auroit point été le Théâtre de tant de Guerres sanglantes: Avec cette Pièce, on eut renvoié les Turcs au de là de la Mer Caspienne. L'esprit succombe sous l'idée des avantages qu'elle eut procuré. Un Savant eut pû prouver, 1°. Que les premiers homes n'étoient pas fort sociables, puisque les héritages de deux Frères étoient éloignés d'environ 300 lieues ; c'étoit avoir peur de se rencontrer. Il eut ajouté à cela l'humeur vagabonde de ces pré-

miers Pères ; les Voyages de NOE' pendant 10 ans sur la Méditerranée ; fait qui sûrement n'est pas plus apocryphe que le Testament. 2°. Que la Géométrie n'eut point pour Patrie l'Égypte, ni pour cause les débordemens du Nil. 3°. QU'ANAXIMANDRE ne fut point l'Inventeur de la Sphère ; NOE' dumoins étoit infiniment meilleur Géographe qu'HERODOTE, [qui faisoit l'Europe plus grande que l'Asie & l'Afrique ensemble. Ce Testament eut servi encore à doner une teinte de raison à ce Paradoxe du Docteur VALLEMONT „ Que l'Asie étoit aussi connue des Anciens, qu'elle le peut être des Modernes. „ Déjà sur ce fondement un Savant a transporté le droit d'aînesse de SEM à JAPHET, parce qu'il y paroïssoit traité come aîné. Ce Savant se trompe : On ne juge pas de la volonté du Testateur par la valeur des biens qu'il done, mais par l'estime qu'il en fait. Une partie du lot de JAPHET paroïssoit inhabitable ; une autre couverte de ténèbres ou de nuages. Aux yeux d'un home sage le petit Pais de *Kachemire* est d'un plus grand prix que toutes ces vastes Contrées ou l'on révère le grand LAMA ? PHILASTRE, Evêque de *Bresse*, mit au rang des hérésies le doute de l'autenticité des dernières volontés du Patriarche ; mettez ces hérétiques à part avec ceux qui le sont come le bon Evêque de *Salz-*

bourg, qui, malgré LACTANCE & St. AUGUSTIN s'imagina, qu'il y avoit des Antipodes, sans qu'ils eussent la tête en bas & qu'ils tombassent dans le Ciel. Le nombre des Orthodoxes seroit encore grand, mais seroit peu d'honneur à l'Orthodoxie.

Il est de bonnes gens qui en approuvant tout, croient faire penser qu'ils sont capables de juger de tout: Je voudrois leur apprendre, que pour l'homme sensé leur approbation est encore plus humiliante que leur mépris.

Vous vous étonés que cet homme, dont les talens ne consistent qu'à soustraire ou ajouter deux sommes données, qui n'a de vertus que celles d'un esprit dur & mesquin, que TIMANTE murmure contre l'élevation d'un Magistrat & prétende qu'il n'a ni les vertus d'un Juge, ni les talens d'un homme d'Etat. Quoi! dites-vous; pense-t-il que ses plaintes indécentes lui arracheront la Chaise curule? Pourquoi pas? Le cri d'une souris fit bien démettre un Dictateur.

Il est ridicule de penser qu'une Nation éclairée ne soit pas plus heureuse qu'une Nation ignorante. Décision magistrale, que je ne réfute point; mais voici quelques réflexions.

Pour un homme dont l'amour pour les Sciences est porté jusqu'à l'entousiasme, oui, il est

ridicule de le penser. Pour un homme qui n'aime que la vertu, qui ne voit pas d'un oeil prévenu les différentes manières d'y parvenir & de l'exercer, non, il ne l'est pas.

Les Arts sont le fondement sur lequel s'élevèrent les Sciences; ils les font naître & en font perfectionnés. Donc dans ce que je dirai des Sciences je comprends aussi les Arts. Si l'on disoit, qu'il est de tels Etats, dont la Constitution demande que les Sciences y soient plus ou moins cultivées, cette Proposition me plairoit fort & je la crois très vraie. Si l'on disoit que dans une Monarchie riche & puissante, les Sciences y sont utiles & même nécessaires; qu'elles lient les différens ordres de l'Etat, y mettent le Grand en quelque manière dans la dépendance du Petit, forment des degrés de communication entre le Souverain & les sujets, qu'elles excitent, dévelopent, perfectionent les talens, ouvrent différens chemins pour parvenir à la gloire ou à la fortune; en multiplient les objets; que leurs différentes branches occupent une multitude d'esprits inquiets; offrent un objet de travail à ces hommes trop grands pour ne pas trouver de la bassesse dans les travaux nécessaires; établissent une circulation de connoissances, de besoins, de richesses, qui lie les différentes Provinces; qu'elles suppléent en quelque manière à la probité, qui ne peut

guères se conserver dans un Etat / vaste & riche ; qu'elles enrichissent & facilitent le Commerce ; rendent la servitude plus douce &c. J'avoüerai qu'en éfet les Sciences facilitent beaucoup ce Gouvernement , & rendent heureux l'État. Je ne dis pas que les individus , qui composent cet État, soient plus heureux que d'autres moins éclairés. Non , je ne le peux penser. -

L'amour du plaisir est naturel à l'home ; il existe également dans le Huron come dans le Courtisan François ; il ne difere que par les objets. Les Panis qui voient un des leurs faire quelques gambades grotesques autour d'un tronc d'arbre, au son d'une espèce de tambour de basque, ou acompagnées de quelques chansons prononcées d'un ton de voix glapissant , ressentant des plaisirs aussi réels qu'en éprouve l'home de gout à la représentation d'*Armide* suivie du Ballet le plus agréable. Les plaisirs de l'un sont plus variés , plus délicats ; ceux de l'autre plus simples & plus vifs. Dans celui-ci c'est un transport ; dans le premier ce n'est presque qu'une sensation agréable. Aussi sensible au plaisir, mais bien moins à la douleur , conoissant peu celle-ci ; éprouvant presque toujours celui-là ; n'ayant que des peines passagères, je ne vois pas ce qui peut rendre le Sauvage si malheureux. Il est vrai que nous vivons avec plus de mollesse,

plus d'aifance & de volupté ; mais toutes ces comodités que les Arts nous procurent, ne méritent point ce nom , pour qui les ignore . La jouiffance nous en fait un befoin ; la privation en eft douloureuse. Ce ne font pas des plaifirs, ce font des néceffités de plus. Enfeveli dans le duvet, cet home eft fouvent moins, jamais plus à fon aife qu'un Chikache dans fa cabane, envelopé dans fa peau de bœuf. Un *Genevois* à été fix mois prifonnier de ce dernier Peuple : Il avoüe que fans le defir de revoir fa Patrie, qui ne l'abandona jamais, il n'auroit point penfé à s'échaper, & que leur manière de vivre eft très atraïante. Ont ils la même idée de la nôtre ? C'est dans l'intime perfuafion où il eft, qu'il eft auffi heureux qu'on le peut être, que le *Samojède* s'étonne que le Czar ne vive point parmi eux. Il eft content de fon état, & puisque le bonheur n'eft que l'acompliffement de nos defirs, il le poffède diféremment, mais auffi réellement que nous. Je fais que ce que je dis ici font de miférables lieux comuns ; je fais que les Peuples dont je parle font à peu près nuds ; que quelques uns vivent de limaçons où de fauterelles, & par conféquent doivent peu plaire aux Dames ; cependant j'avoüe ma fimplicité ; j'ofe les croire des homes. Je fais auffi que c'eft quelque chofe de fort beau qu'un *VERUS* couché fur des rofes ;

qu'un APICIUS qui engloutit dans un repas ce qui eût pû faire la fortune de 30 CURIUS ; mais je suis assés stupide pour ne point envier leur bonheur. Dans un Pais libre , pauvre & peu étendu , dort le Commerce est borné aux objets de consommation journalière & de nécessité absolue , où les fortunes sont peu inégales , où le défrichement des Terres est la seule richesse , les Sciences n'y sauroient pénétrer , & n'y sont point utiles. Avec un Gouvernement peu compliqué & des mœurs , un tel Peuple sera plus heureux que d'autres plus éclairés (*).

J'observe que les Peuples réputés les plus sages étoient ignorans ; dans quelques uns l'amour de la pauvreté fut une vertu ; dans tous les richesses furent peu estimées & la gloire l'étoit beaucoup. De tels Peuples ont ordinairement des mœurs. Ils perdirent tout dès qu'il désirèrent tout.

Le comerce fait naitre le Luxe , le Luxe la perfection des Arts & des Sciences ; donc où le Luxe est un mal , les Sciences le sont aussi.

„ Où il n'y a point de propriétés , il n'y a
 „ point d'injures ; „ dit un Législateur Anglois ; donc la multiplication des unes entraîne

(*) Le Norvégien est peut-être un des Peuples les plus heureux : Il n'est pas sûrement un des plus savans.

traine nécessairement la multiplication des autres. Les Sciences doublent & triplent même les propriétés, & par conséquent ce qui en est come la fuite nécessaire. De la complication des Loix, nouvelle activité, nouvelle force dans la puissance législative: Tel Peuple ne doit sa liberté & son bonheur qu'à la simplicité de ses Loix, à leur état actuel. Donc les sciences n'augmenteroient pas son bonheur & peuvent faire un effet contraire.

Les Sciences font le même effet sur les mœurs que le Commerce, qui en est le Père; elles corrompent les mœurs pures, & en donnent, ou plutôt y suppléent là où il n'y en a point.

Quels eussent été leurs effets à *Lacédémone*, si la sagesse du Législateur ne leur en eut fermé l'entrée? Auroient elles subsisté avec ces mœurs austères & l'éducation dure qui les formoient? Elles eussent prévenu l'Ordonnance de *PHILOPOEMEN* & l'avilissement qui en fut la fuite fatale. Cultivées à *Rome* dans ses premiers Siècles, le Peuple en eut été moins terrible, plus humain peut-être; mais ces mains, qui dès lors préparoient des fers à l'Univers, en auroient été elles mêmes enchainées. *Rome* eût trouvé des Tirans dans ses Murs & des Maitres dans ses Voisins. Introduites chez les Germains, on n'eût pas dit d'eux, Que le vice n'y étoit pas un sujet

„ de ridicule , & que corrompre ou être cor-
 „ rompu ne s'appelloit point un usage ni une
 „ manière de vivre „ : L'amour de l'esclavage
 eut succédé à cette fierté de courage , qui les
 faisoit courir à la vengeance ou à la mort ,
 dès qu'ils cessoient d'être traités en Peuples
 libres. *Rome* seroit peut-être encore la Mai-
 tresse du Monde, si sa Politique les eût pû en-
 chainer come celle enchaina les Bretons.
 „ AGRICOLA , dit TACITE , fit instruire aux
 „ Lettres les enfans de bone Maison , témoi-
 „ gnant de faire plus de cas de leur Esprit ,
 „ que de celui des Gaulois , de sorte que ceux
 „ à qui la Langue Latine étoit barbare aupa-
 „ ravant , devinrent amoureux de nôtre élo-
 „ quence. Ils prirent jusqu'à nos habits & nos
 „ coutumes , & nos vices mêmes , firent édi-
 „ fier des bains & des portiques , comencè-
 „ rent à se traiter proprement , apellant poli-
 „ tesse ou civilité , ce qui faisoit partie de leur
 „ servitude. „

„ Il y a beaucoup à gagner en fait de mœurs
 „ à conserver les coutumes anciennes , dit le
 Président de MONTESQUIEU. „ Se rapprocher
 „ des Institutions anciennes, c'est ordinaire-
 „ ment se rapprocher de la Vertu. „ Il est
 donc des cas où les Sciences font un mal.





E S S A I

Sur l'utilité & la nécessité du Travail.

A U X E D I T E U R S.

Je plains l'home acablé du poids de son loisir
Le Travail est souvent le Père du plaisir.

LORSQUE j'annonçai, MESSIEURS, dans votre Journal, les Sermons de feu M. le Professeur LULLIN, je me bornai à en citer quelques traits pour en donner une idée ; mais j'ajoutai que je n'en quitois la lecture qu'avec regret, tant ces discours me paroissoient utiles & intéressans. Je la repris ensuite, & je les lus avec plus d'attention. Cette seconde lecture me confirma dans le Jugement avantageux que j'en avois porté. Le premier Sermon a pour titre *l'Eucharistie, preuve de la vérité de l'Evangile*. Il est excellent & cette nouvelle preuve est exposée avec une grande force ; je pourai en parler dans la suite, de même que de celui qui est une *Préparation à la mort*, où il y a beaucoup d'onction, & de pathétique. Je me bornerai aprésent à faire un petit Extrait de trois Sermons, dont le premier a pour titre *la nature du travail* ; le second, *sa nécessité*, le troisième traite de *son utilité* ; mais come il est presque impossible

que les mêmes pensées ne reviennent quelquefois, j'ai crû que pour éviter la longueur & les répétitions, il seroit plus agréable & peut-être plus utile de ne former de ces trois Sermons, qui sont bien raisonés, qu'une seule Dissertation, où l'on tâcheroit de renfermer ce que l'Orateur dit d'essentiel sur cette importante matière. Ce qui m'autorise en quelque sorte à prendre cette liberté, c'est qu'il me semble que le ton & le stile des Prédicateurs, convenables en Chaire, ne conviennent pas de même dans un Journal, qui demande plus de précision & de briéveté. Après ce petit préambule, que je crois nécessaire, je suivrai à peu près le même ordre que le Prédicateur a suivi, *la nature du Travail, son utilité, sa nécessité*: Voilà mon Plan.

On me permettra de comencer par une réflexion. On entend ordinairement par *Travail*, une œuvre mécanique, qui n'exige que la force du Corps; tout au plus une industrie qui se perfectione par l'application de l'Artisan ou de l'Ouvrier, & qui n'est le plus souvent qu'une espèce de routine, qui tient moins à l'esprit qu'au jeu des organes, & à l'habitude de pratiquer les mêmes mouvemens; ce qu'on nomme le *Vulgaire* ne comprend pas qu'on puisse appeler *Travail* l'attention de l'ame à des conoissances spéculatives, & à des recherches dont l'objet n'est pas ma-

tériel & visible. Un Home de Lettres, un Savant, un Philosophe passera pour oisif, parce que son travail ne paroît pas aux yeux, come celui d'un Peintre, d'un Sculpteur & d'un Architecte; les fonctions les plus nobles de l'ame, & qui sont peut-être les plus utiles, sont précisément celles que le Peuple estime le moins, parce qu'elles sont le plus ignorées.

Je viens aprésent au Sermon sur la nature du travail; je citerai presque mot à mot les paroles de l'Orateur: Quand les choses sont bien dites, il est inutile de chercher à les dire mieux. Voici come il comence.

Un Peuple distingué par son amour pour la Liberté & pour les Loix les plus sages, fit dans le tems de la Réformation un Statut bien remarquable. Le Corps, qui représentoit la Nation, convaincu que le travail est l'un des devoirs les plus sacrés, ordona que ceux qui auroient passé trois jours sans travailler seroient pendant deux ans, esclaves de ceux qui les arrêtant, les conduiroient devant le Juge; qu'il en seroit de même de ceux qui auroient quité leur vocation, pour vivre dans la fainéantise: Loi sévère; mais il y a des Vices contre lesquels on ne peut trop s'armer de vigueur: Loi conforme à l'Evangile. Ici la Religion s'acorde, come en tout autre point, avec la saine Politique; témoin nôtre texte; voici la seconde Epître de St.

Paul aux Theſſaloniens , Chap. 3. v. 11 & 12. & la maxime foudroiante qui le précède. Nous vous avons déclaré , diſoit St. Paul, que celui qui ne veut pas travailler ne doit pas non plus manger. Le Statut , dont nous avons parlé , tomba bientôt dans l'oubli : Malgré les ordres de l'Évangile , quel n'est pas l'empire de la Paireſſe. Au lieu de cette activité mâle & intelligente , qui fait la gloire de l'homme , on ne respire plus que pour une vie déſœuvrée. Les uns ne travaillent que par néceſſité ; les autres nonchalamment , & ſeulement par bienſéance. Les Paſſions violentes peuvent bien agiter les Hommes , mais les nobles , les louables motifs du travail , ſont preſque ſans force ; une vie laborieufe ceſſera bien-tôt d'être en honneur. Écoutez les jeunes Gens ! Eh ! que diſ-je , écoutez quelques Perſones d'un âge ſupérieur ; voiés les maximes & la conduite du plus grand nombre : On craint le Travail ; on le fuit ; on s'en décharge le plus qu'on peut. Que les autres portent le fardeau ; mais jouiſſons. Telle eſt la maxime du cœur ; le plaifir , voilà les idoles de ce Siècle. Ah ! plutôt ſoions convaincus que le Chef de famille , le vrai Citoyen , le Chrétien doit consacrer ſes talens & ſon tems au travail.

Qu'on ne croie pas que l'exhortation de ST. PAUL ne s'adreſſe qu'à ceux qui ſont obligés de travailler pour ſe procurer de quoi vi-

vre : Ce ne font pas seulement les Pauvres , mais les Riches , qu'il invite à travailler , autant pour l'édification publique & pour se conduire d'une manière sage & bienséante , que par prudence & par intérêt.

Pour lever toute équivoque , on entend ici par Travail , une occupation honête , légitime , solidement utile à nous mêmes , & aux autres : Occupation qui nous applique à l'exercice de nos devoirs , & qui forme un genre de vie convenable à nôtre situation & à nos talens : Travail qui n'a pas pour unique but un vil intérêt , mais qui a de nobles motifs : Travail appliqué & soutenu : Travail paisible enfin , sans jalousie , sans ostentation , exercé avec honneur , & de la manière qu'on doit l'attendre d'un Chrétien.

Ce seroit dégrader & avilir le beau nom de Travail , que de le donner à des soins pour des choses mauvaises , & qui favoriseroient le vice & le libertinage. Tout ce qui est opposé à la justice , à la pureté , aux bones mœurs , ne fauroit faire l'objet d'une légitime vocation. Ainsi l'exécrable trafic de l'Usurier , les obliquités , les ruses d'une industrie qui n'a que la fraude pour ressource , la piraterie & les commerces qui en dépendent font moins un Travail , que des soucis rongeurs , un tourment , une trame ourdie contre le bien du Genre-humain. Allons plus loin ; non

seulement l'objet de nos occupations doit être honête en foi, mais permis & approuvé par les Loix. Tout comerce interdit & clandestin, tout monopole, toute pratique défendüe come contraire à l'utilité publique, quelque avantageuse qu'elle paroisse, sont indignes d'un honête home & d'un bon Citoïen. Le bon ordre, la subordination & l'obéissance aux Supérieurs sont les premiers devoirs du Chrétien. On a pû outrer la rigidité dans les premiers Siècles de l'Eglise, contre certaines vocations, que mettoit sur tout en œuvre l'Idolatrie; mais on convient unanimément, que tout ce qui ne subsiste qu'à la faveur de la superstition ou de la licence, doit-être pros- crit chés les Chrétiens.

Encore n'est-ce pas assés, que nos occupations soient honêtes, légitimes & louïables: Dès que l'on réfléchira sur nôtre véritable état & sur nôtre destination, on ajoutera qu'elles doivent être sérieuses, utiles à nous mêmes & aux autres. Formés par l'Être suprême, capables de le conoitre & de le servir, nos premiers soins lui sont dûs. La Société & nôtre Famille exigent nôtre attention. Nous avons aussi des devoirs a remplir à l'égard de nous mêmes. Apellés à être immortels, & à jouir de la félicité de Dieu même, nous devons nous y préparer: Tout ce qui ne con-

tribûe pas à nôtre perfection nous avilit. Environés de nos égaux , de nos affociés en plus d'un sens , come nous ne saurions nous passer de leurs services , ils demandent les nôtres à leur tour ; leur utilité est donc inséparable de nôtre avantage ; en travaillant pour nous , nous devons travailler pour eux. Nôtre tâche est de les soulager , & de subvenir à leurs besoins en pourvoiant aux nôtres. Décrier leurs talens & leur travail , c'est nous rendre coupables d'injustice.

Regardera-t-on nos jours come utilement ocupés , lors qu'ils ne seront remplis que par des choses frivoles ? Est-ce une vocation convenable & prudente , que celle d'un Joueur , d'un Nouvelliste inutilement agité , qui néglige ses propres affaires , pour s'informer avidement d'événemens éloignés & peu certains , & qui se passionne pour un Prince , sans examiner la Justice de sa cause ? Quelle vie , que celle de tant de jeunes Gens , dont le vêtement , la mode , la dissipation & les plaisirs , font le principal objet ! *Ils filent des toiles d'araignées* , dit ESAÏE , *ils sèment le vent* , ajoute OSE'E , & *ils n'en recueillent que ce qui s'en va en tourbillon*. Nous en disons autant de tout ce qui dans l'étude , soit de la Religion , soit de la Politique , soit dans les Sciences & dans les Arts , ne tend qu'à

des recherches stériles & extérieures (*). Bannissons dans ce Siècle éclairé, non-seulement la puérile, mais la spécieuse & pénible bagatelle; nous sommes faits pour le véritable utile. Tout ce qui ne conduit pas à un bien réel, & à nous rendre meilleurs, est au dessous de nous, de même que superflu; c'est se tourmenter pour néant, c'est vouloir remplir d'eau une tone percée. Je ne fais si l'on me pardonnera de citer ici ce que rapporte un Historien; il dit qu'un Home s'étant vanté à PHILIPPE, Roi de Macédoine, d'avoir l'adresse de faire passer des grains de millet d'un seul coup, au travers du trou d'une aiguille, ce Prince, pour toute réponse, lui envoya un sac plein de millet. Il vaudroit peut être mieux ne rien faire, que de s'occuper à faire des riens. Un repos philosophique peut être utile à la fanté, au lieu qu'un travail frivole peut l'alterer.

(*) Rien de plus judicieux que cette réflexion; ainsi cette dispute, qui s'éleva entre quelques Théologiens, pour savoir si le Corbeau qui nourrissoit le Prophète ELIE dans le désert lui portoit dans son bec de la viande soir & matin, est tout à fait frivole. Je mettrai presque au même rang, la petite dispute littéraire, pour savoir si dans la traduction de l'Écriture Ste. on doit préférer le *vous* au *toi*. Ceci n'est après tout qu'une dispute de mots.

C'est donc à des occupations utiles à nous même & aux autres, que nous devons être consacrés. Nous devons donc nous former un plan particulier de vie qui soit digne de Créatures libres & intelligentes. Ici s'ouvre la vaste carrière, que la Religion, notre état & la société nous présentent. L'homme vertueux doit se faire une gloire d'y être appelé.

D'abord les devoirs journaliers de piété nous offrent de douces occupations, bien propres à rendre salutaires toutes les autres. Que des Domestiques fort occupés, des Ouvriers indigens n'aient que quelques momens pour leur dévotion, c'est une triste épreuve de leur fort; mais plus nous les plaignons, mieux l'on conviendra que ceux qui ont plus de liberté doivent donner un tems réglé à leur Créateur: Peut on mieux employer son loisir, qu'en le consacrant à celui auquel on le doit. Examen de soi même, mesures sérieuses pour vaincre nos défauts & surmonter nos mauvais penchans, lecture attentive de la Parole de Dieu, régularité aux exercices journaliers du Culte divin, devoir important, mais fort négligé; secretes élévations de l'Ame au Trone de Dieu, quelques fois même au sein de nos autres occupations: Qu'il est utile de s'adonner à un genre de vie, dont Dieu soit le commencement & la fin, qui nous le rende sans cesse présent & l'engage à nous être favorable !

Chaque état, chaque condition, chaque âge a ses devoirs particuliers à remplir. Suivés l'homme depuis son enfance, jusqu'à sa vieillesse; considérés le come Magistrat, come Citoyen, come Père de famille, come Fils; vous trouvés par tout que Dieu lui a assigné sa tache, & qu'il ne peut la négliger sans honte & sans prévarication: L'homme de Lettres, le Savant ont aussi leurs obligations; Dieu leur impose la nécessité de faire servir leurs talens, leurs lumières, leurs études, à éclairer les autres homes, en s'instruisant eux mêmes. Mieux ils conoissent leurs devoirs, plus ils sont obligés à les pratiquer. S'ils sont élevés au dessus des autres, par la supériorité de leur génie, ils doivent descendre jusqu'à eux, par humilité, & par le sentiment de leur foiblesse, & même de leur ignorance; car plus on fait, mieux on sent combien il y a de choses qu'on ignore, & combien on est éloigné de la perfection. L'homme de Lettres veut il être immortel, qu'il fasse des choses dignes de l'immortalité.

Il en est de même des Riches & de ceux qui sont constitués en dignités. Plus ils sont élevés, plus ils doivent faire d'efforts pour mériter l'estime. L'état de Société où sont les Homes ne leur permet pas de rentrer dans l'égalité primitive & naturelle, suposé même qu'elle ait jamais existé: Il est juste que ceux

qui travaillent le plus, & auxquels Dieu a doné le plus d'industrie, jouissent du fruit de leur travail & de leurs talens ; il est juste encore, qu'il y ait des Magistrats établis pour réprimer la licence & les vices, & qui aient le pouvoir de protéger l'Innocence & la Vertu, de maintenir l'ordre & la subordination ; mais les richesses, les dignités & les honneurs, n'autorisent point l'orgueil ni la paresse ; au contraire, les devoirs des Riches & des Magistrats s'étendent & se multiplient. L'obligation où ils sont de veiller au bonheur des particuliers & au bien de la Société, les rend plus pénibles & plus indispensables.

Ici l'Orateur entre dans le détail des devoirs de Père & de Mère de Famille ; mais je suis forcé d'abrèger.

On voit par ce qu'on vient de dire, que les devoirs de la vie civile sont compris dans le mot de Travail. Loin de les exclure, il n'en exemte personne : Tous doivent concourir unanimement à la prospérité comune, come tous les corps physiques concourent à la beauté & à l'harmonie de cet Univers.

Il nous est permis de ménager sagement nos intérêts, pourvû que ce ne soit point aux dépens de la bone foi & de la probité. Il y a un esprit d'ordre, de bone conduite & d'habileté, qui exige l'application de toute personne sensée. C'est un grand art, que de savoir

proportionner sa dépense à ses facultés ; que d'en faire un emploi utile & honorable , que d'aquiter régulièrement ses dettes , & d'être en état de rendre ses comptes & de garder ce juste tempérament entre la prodigalité & l'avarice , qui rend l'œconomie une vertu.

Un Esprit supérieur entre dans les détails sans bassesse ; les discerne , les réunit , les embrasse avec ordre & avec facilité : Tel qu'un ressort sans bruit , mais toujours actif , conserve & dirige les mouvemens d'une machine , tel un Père , ou une Mère , est le mobile de l'intérieur de sa Famille & de sa Maison & les conduit , come la Providence gouverne le Monde , avec sagesse & avec bonté. Je ne trouve pas ici , il est vrai , une autorité despotique ; le faste , la vie dissipée , le jeu , chaque jour marqué de quelque frivole plaisir ; mais j'y vois l'approbation de Dieu & l'estime des homes. Oh ! qu'il y a de supériorité de génie dans ce caractère ! C'est travailler pour la Société & pour la Postérité , que de bien élever ses Enfans.

S'il y a un genre de vie qui paroisse exempt de travail & justifier l'oisiveté , c'est le célibat , accompagné d'une fortune aisée. Mais qu'on ne s'y trompe point , cet état est peut-être celui où , par l'emploi judicieux de son tems , on peut se rendre plus salutairement utile à soi même & aux autres. C'est de ces personnes , que nous atendons des connoissances ,

des vertus , de bons exemples , des progrès dignes de leur loisir. Dans cette situation , l'obligation des exercices de piété redouble. Que d'ocasions n'ont elles pas d'exercer leurs talens & de rendre service ? Elles sont libres , & rien ne les empêche d'être utiles au Public. Si elles sont propres aux Emplois , l'indolence & la paresse doivent être sacrifiées à la Patrie : Elles doivent regarder les Citoyens come leurs enfans & leur rendre par leur zèle ce que le célibat semble leur ôter. Si ces personnes sont capables des Sciences & des Beaux Arts , elles doivent tacher de s'y distinguer & les encourager par leur exemple & leurs libéralités. Le Ministère , la Jurisprudence , la Médecine sont des professions utiles & honorables ; les métiers , le comerce fournissent le nécessaire. Le service militaire , profession facheuse à divers égards , est malheureusement devenue nécessaire dans la Société. Chacun , depuis le Berger jusqu'au Monarque , peut trouver sa vocation.

Nôtre judicieux Prédicateur examine ensuite cette question importante , *Si chacun est tenu en conscience de choisir une vocation journalière dans la Société ?* On est pour l'affirmative.

Cette demande n'est pas douteuse pour les pauvres : Rien ne met plus à l'abri de l'indigence , qu'une profession fondée sur les be-

soins journaliers de la Société; come ils ne cessent point, ils donent lieu à de continuels profits. D'ailleurs, en réunissant ses talens sur un sujet fixe, on devient plus habile, plus conu & plus employé. Que d'avantages, que de secours dans une profession mécanique! On ne redoute ni les banqueroutes, ni les naufrages, ni les tempêtes. On a, en quelque sorte, le nécessaire entre les mains, & que faut il de plus? Que les Ouvriers, qui donent à leurs Enfans une profession au dessus de leur état, ont tort, & qu'ils entendent mal leurs vrais intèrets! Ils destinent leurs enfans à la vanité; ils les acoutument au luxe; les Fils se croient au dessus de leurs Péres, les négligent & les méprisent.

A l'égard des perones qui sont dans une fortune comode, si l'on excepte ceux que leur âge, leur incapacité, leur foiblesse ou d'autres circonstances légitimes exemtent d'une vocation fixe, chacun est obligé par devoir de Patrie & de Réligion d'avoir son art conforme à son état & à ses talens, car il ne faut pas les forcer; on fait presque toûjours mal ce qu'on ne fait pas librement; au contraire, on fait presque toûjours avec succès, ce qu'on fait avec plaisir. Quand le goût est déclaré, & qu'il est innocent & légitime c'est la voix de la Providence: Ainsi rien n'est plus injuste ni plus tyrannique, que l'ordre d'un Père,

qui

qui dans la vocation qu'il donne à son Fils fait violence à son penchant & ne consulte que ses propres caprices & sa volonté. Le talent d'un Père n'est pas toujours celui de son Enfant ; la Providence distribue ses dons comme il lui plaît, & nous marque elle-même notre vocation.

Je reviens & je dis, qu'un homme riche doit nécessairement s'occuper, quand ce ne seroit que pour donner un bon exemple, pour se dérober à l'ennui, aux tentations, pour éviter les dépenses superflues & ne pas se livrer aux passions. Quand on ne fait pas du bien, il est fort à craindre qu'on ne fasse du mal. D'ailleurs un travail paisible & légitime, en augmentant nos richesses, nous met en état de multiplier nos charités & nous fournit une ressource contre les pertes & les revers. L'homme accoutumé au travail peut d'abord être étourdi & terrassé par des événemens fâcheux, mais il se relève bientôt, se tient debout sur ses ruines & met en œuvre ses débris ; tandis que l'homme oisif, devenu incapable de travail & d'industrie par son inaction, est dénué de toute ressource, s'il vient à perdre ses biens.

Les talens se perfectionent par l'expérience & l'exercice. Travailler sans goût, mollement & par intervalle, c'est le moyen de ne pas réussir. Si l'homme forme sa vocation, la

vocation à son tour forme l'homme: Elle fortifie, elle étend ses facultés. Le travail fait souvent ce que le génie seul n'auroit pû faire.

Enfin, il faut le dire, il y aura un jour, où le Juge suprême nous demandera compte de nos talens. La vie est courte ; nous sommes emportés par un torrent rapide ; nous ne pouvons laisser des traces de nôtre passage sur cette terre, des monumens de nôtre existence, que par nos bones œuvres.

(On renvoie la suite de cet Extrait à un autre Mois.)





III.

FRAGMENT

Depuis la Vocation d'ABRAHAM.

JE devois comencer par l'*Affirie*. Ce L'*Affirie*
 Pais tira certainement son nom d'ASSUR,
 fils de SEM. Situé sur les rives Orientales
 du Tigre, qui voioit sur ses bords *Ni-
 nive & Ctesiphon*, il ne devint une Mo-
 narchie qu'aux tems de PUL, 771 ans avant
 J. C. Sa gloire, sa puissance, ses conquê-
 tes, ses Rois, si vous les placés avant cette
 époque, ne sont que les fruits de l'imagi-
 nation de CTESIAS, Médecin Grec. HO-
 MERE, HERODOTE, nos Livres Sacrés,
 les Critiques modernes, tout dépose con-
 tre ce vain fantôme d'Empire. Je ne par-
 lerai donc dans la suite des NINUS & des
 SEMIRAMIS, que pour faire sentir le ri-
 dicule de leur Histoire.

Il n'en est pas de même de *Babilone*. La Babi-
 Elle forme un Royaume, petit à la vérité, lonie.
 mais formidable, immédiatement après le
 Déluge. Maitresse ensuite d'un Empire
 florissant, elle subsiste jusqu'au tems de
 CIRUS.

La *Babilonie*, dont le nom venoit apa- Sa situa-
 remment de la Tour de *Babel*, est souvent tion.

encore appelée la *Caldée*. Elle étoit arrosée par le Tigre & l'Euphrate. Parsemée de palmiers, qui portoient des dattes & qui fournissoient du miel & du vin; couverte de riches moissons d'avoine & de froment, dont les feuilles étoient larges de quatre doigts & dont le grain rendoit quelquefois jusqu'à 300, elle ne devoit cependant sa fécondité qu'aux sueurs de ses habitans. C'étoit à force de machines & de roues, à force de canaux creusés, pour profiter des débordemens du Tigre & de l'Euphrate, que les Babiloniens arrachotent à la terre tant de trésors. Aujourd'hui tout est changé, & c'est ce qui devoit arriver dans un Pais bas, sujet à de grandes inondations; négligé pendant plusieurs Siècles.

Ses productions

Son Climat.

Il y règne quelquefois des vents empestés. La sécheresse y dure ordinairement 8 mois. En Eté, on y dort dans des baquets pleins d'eau.

Son Antiquité.

On a osé en faire remonter les Annales jusqu'à quatre cent soixante & treize mille ans. Calcul insensé, mais qui prouve, que l'antiquité fut longtems regardée come la distinction la plus glorieuse pour un Peuple. NEMROD en fut certainement le Fondateur.

Son Gouvernement

Ses Rois étoient despotiques. Ils vouloient doner des fers à tout le Genre-humain; & pour remplir les esprit d'une

fraieur superstitieuse, ils se faisoient passer pour des Dieux. Un Palais innaccessible les déroboit au regards du vulgaire, indigne de les contempler. Ils avoient cependant divers Officiers civils & militaires, des Gouverneurs, des Juges, des Trésoriers, des Prévots, un Capitaine des Gardes, qui faisoit exécuter leurs ordres sanguinaires; un Chef des Eunuques, qui veilloit sur leurs Femmes & leurs Concubines; un Ministre enfin, qui se tenoit assis à la porte du Monarque. La Formule pour aborder cet orgueilleux Potentat étoit : *O Roi ! vis éternellement.* Ses Rois

Quelles Loix pouvoit avoir un País, Ses Loix où le caprice du Maître étoit la mesure des châtimens & des récompenses ? Un mot de sa bouche faisoit trancher la tête, ou mettre en pièces un sujet. On jettoit quelquefois les coupables dans une fournaise; on rasoit leurs maisons. Une seule Loi paroît y avoir été irrévocable, c'étoit la nécessité du mariage.

Les Caldéens furent tout à la fois les Sa Rélis-Prêtres & les Savans de Babilone. Ils se gion-
vantoient de prédire l'avenir par le vol des Oiseaux & par l'inspection des entrailles des victimes. Ils expliquoient les Songes, interprétoient les phénomènes de la nature, & passoient pour pouvoir faire du

bien & du mal , par leurs enchantemens. Antiques observateurs des Astres , ils les regardèrent come des Dieux , qui régif-
 soient le monde , quoique subordonés à une Divinité , visible uniquement par ses Ouvrages. Les Etoiles , selon eux , étoient les Ministres de ses volontés. On leur bâtit des Temples ; on se prosterna devant elles ; on leur offrit des sacrifices. Dieu , disoient-ils , *est trop élevé au dessus des homes ; il faut des médiateurs entre lui & nous , & ces médiateurs , ce sont les Etoiles.*

Mais qui leur avoit révélé ces mistères ? Pour calmer les doutes du Peuple , il se trouva des Impositeurs , qui assurèrent hardiment , que Dieu leur avoit ordonné d'adorer les Astres , de telle ou telle façon , sous telle ou telle forme. Une stupide crédulité n'examine rien. On peignit des images sous des arbres , ou sur les montagnes : On s'assembla pour les adorer. On comença à en craindre du mal , ou à en espérer du bien : Les Prêtres y trouvoient leur profit : Ils varièrent tant le Culte , ils renchérèrent tant les uns sur les autres , qu'on n'eût plus honte de rien.

La Doctrine des Sabéens prit racine en Caldée , & de-là elle étendit ses funestes branches dans tout l'Orient. On défia les homes : Les grands Rois , les Guerriers fa-

Ier. de-
gré de
l'Idola-
trie.

IIe. de-
gré de
l'Idola-
trie.

IIIe.
degré de
l'Idola-
trie.

meux eurent des Autels. La pierre, le bois, le métal furent adorés par les homes, dont la main les avoit façonnés. On leur suppoit sans doute quelque vertu furnaturelle. On regarda le Serpent, non-seulement come le symbole de la fanté, de la prudence & de la fraude, mais come celui de la Divinité, parce que ce reptile, quoique destitué de tout moien extérieur, se meut avec viteffe, s'entortille, & se renouvelle chaque Année. On prodigua des hommages au Feu; on n'oublia ni les Poissons, ni les Chèvres, ni les Légumes des Jardins.

Que de choses j'aperçois dans ce détail ! Le premier culte des Images; la source de la Mithologie Egiptienne; celle de la Religion des Grecs; l'erreur & l'Idolatrie transmise des bords de l'Euphrate, dans la Phénicie. Nous trouverons chez tous ces Peuples des noms de Dieux changés; mais de l'uniformité partout, malgré les soins qu'ils se font donés pour se forger un sistème nouveau: Aussi l'Ecriture Sainte marque-t-elle expressément quels Assiriens & quels Babiloniens ont été les premiers déifiés.

Pour faire la liste de toutes les Idoles de Babilone, il faudroit donc énumérer pres- que tous les Dieux des Nations; travail

aussi vaste, qu'il seroit sec & ennuieux,
Je me restreins à dire un mot de BELUS &
de VENUS.

JUPITER

BELUS

BELUS eût un Temple à Babilone, où
il étoit respecté come le premier Dieu du
Pais. Cependant dans la plus haute des
8 tours, qui composoient la Tour de Ba-
bel, on avoit dressé un lit magnifique,
auprès duquel étoit une table d'or, mais
sans image. Plus bas on avoit érigé la gi-
gantesque Statue de JUPITER BELUS, en
or, avec une table du même métal de-
vant lui: Ce qui signifioit probablement,
que BELUS partageoit l'empire de l'Univers
avec le vrai Dieu; que l'un étoit le maître
des Cieux; & l'autre celui de la Terre.

Il y avoit aussi deux Autels d'or; l'un
médiocre, sur lequel on ne sacrifioit que
des victimes, qui suçoient encore, &
qui étoient censées appartenir à Dieu, qui
entretient, nourrit & vivifie tout. L'autre
étoit plus grand, sur lequel on n'im-
moloit aucune victime, qui n'eût toute sa
taille; ces sortes de victimes étoient re-
gardées come soumises au Lieutenant de
Dieu sur la terre. Telle est l'origine de
tous les JUPITERS, & de tous les BELUS
ou BAALS. Il n'est pas étonnant qu'il y en
ait eû chez tous les Peuples, puisque le
terme de BAAL signifioit *Seigneur*.

VENUS se nommoit autrement MYLITTA c'est a dire Mère. On l'habilloit tantôt en home , & tantôt en femme. Les homes , pour lui sacrifier , revétoient des habits de femmes & celles-ci s'habilloient en home. Sa Statue étoit soutenüe par des Lions. Elle avoit des raions & une tour sur la tête. C'étoit selon les uns l'image de la Planète de *Vénus*, & selon d'autres celle de la Lune. Nous trouverons son culte établi parmi les Indiens , les Egipcien, les Mèdes & les Arméniens.

Les Babiloniens n'aprenoient pas les Science Sciences come les Grecs de la bouche d'un Maître: Chaque Père transmettoit lui même à ses enfans la Doctrine de leurs ancêtres, qu'il regardoit come un dépôt sacré.

Un des points de cette Tradition étoit l'éternité du Monde. Ils ne soumettoient cependant pas tout aux caprices du hazard; mais ils admettoient une Providence , qui dirigeoit par des Agens supérieurs.

Ils ne conoissoient que 6 Planètes; le Soleil, Mars, *Vénus*, Mercure Jupiter & Saturne. C'étoit surtout sur l'influence de la dernière , qu'ils fondoient leurs prédictions. Le lever, le coucher, la couleur, l'éclat plus ou moins vif de ces Planètes leur faisoient tirer des conséquences; annoncer les pluies , les sécheresses, les tempêtes.

tes, les tremblemens de terre, le sort des Peuples & des Rois.

Etoiles Trente Etoiles, rangées sous ces Planètes, étoient pour eux des Dieux-Conseillers dont 15 veilloient à ce qui se passoit sous la Terre, & les autres à ce qui arrivoit dans le Ciel & parmi les homes. Cependant, parmi ces Conseillers, il y en avoit 12 principaux, à chacun desquels on assignoit un mois de l'année & un signe du Zodiaque. Ces Etoiles influoient sur la naissance des homes, & présageoient les biens & les maux, qui devoient faire le tissu de leur vie: Ainsi cette Science chimérique, qu'on appelle *Astrologie judiciaire*, eût son berceau dans la Caldée.

Erreurs Ce ne fut pas là leur unique Erreur. Ils crurent que la Terre avoit la figure d'un bateau; que la Lune étoit lumineuse, & que dans les Eclipses, sa lumière se plongeait dans l'ombre de la Terre. Les Eclipses Solaires furent des énigmes pour eux: Ils ne furent point en fixer le retour. Des pratiques superstitieuses, des allégories multipliées, des expressions mystérieuses rendirent à la fin leur science impénétrable aux autres, & à eux mêmes.

Les Babiloniens furent sans doute très versés dans la Géométrie & les Mathématis-

ques. Ils élevèrent d'immenses Batimens. Arts.
 Leurs instrumens de musique étoient la harpe, le clairon, le cor, le psalterion; mais à cet égard, ainsi qu'en peinture & en sculpture, ils paroissent avoir été fort inférieurs aux Grecs. En un mot, ils furent très habiles à fondre les métaux, doués d'un génie inventif, artistes excellens. Leurs manufactures, leurs ouvrages de broderie, leurs superbes habits, leurs toiles de fin lin, firent passer en proverbe la magnificence Babilonienne. On vendit à Rome une de leurs tapisseries pour une sale à manger plus de six mille 450 Louis neufs. Il n'est pas même encore décidé, si la pourpre est venue de Tyr, ou de Babilone.

L'habillement de ces Peuples anonçoit Habille
 je ne fais quoi de superbe & d'efféminé: mens.
 Une veste de lin leur descendoit jusqu'aux talons. Ils avoient par dessus une robe de laine & un manteau. Ils gardoient leurs cheveux. Leur tête étoit ornée d'une mitre, & leurs corps frotés d'huile de sésame. Chacun portoit au doigt un Aneau, garni d'un cachet; & à la main un sceptre, dont le haut étoit embéli par quelque figure, come une rose, une pome, un lis, une aigle &c. En un mot, pour achever de caractériser les Babiloniens, il faut ajou-

ter à ce que j'en ai dit , leur crédulité , leur superstition , leurs débauches. Éternellement joués par les Caldéens , ils en avoient hérité un goût si décidé pour l'Idolatrie, que NEBUCADNEZAR lui même se prosterna devant DANIEL pour l'adorer. Leur Religion , le Culte de VENUS , leur respect pour les prostituées , les excès de leurs Rois autorisoient leurs désordres. L'Yvrognerie fut leur vice dominant. Admises à ces sortes de parties , les Femmes mêmes & les Filles croioient n'y pouvoir doner de meilleure preuve d'une belle éducation , qu'en y violant toutes les loix de la modestie & de la bienséance.

Voici encore des Coutumes bien frappantes : Chacune des Filles devoit , selon la Loi , faire une fois dans sa vie le honteux sacrifice de sa pudeur à la grande Déesse. Rangées en file devant le Temple , elles y atendoient qu'un Etranger leur jettat de l'argent , qu'on regardoit comme sacré. Dès qu'il avoit prononcé ces mots : *J'implore pour vous la Déesse MYLITTA* , il faloit le suivre sans délai ; mais une fois pour toutes. Rien dans la suite ne pouvoit lui procurer les mêmes faveurs.

On célébroit chaque Année , pendant cinq jours , la Fête *Sacca* , durant laquelle les Serviteurs comandoient à leurs Maitres,

On n'avoit point de Médecins ; mais on expofoit les malades en public , & chaque home expert devoit en paffant indiquer quelque remède ; ce fecret parmi nous feroit infaillible pour faire mourir bien du monde.

On enterroit les morts dans du miel & de la cire , & l'on pleuroit beaucoup à leur funeraillles.

Paflons maintenant des bords de l'Eu-^{L'Egip}frate aux Rives du Nil. L'Egipe nous y préfente une vafte plaine , & des vallons délicieux : Elle fe nomma autrefois *Chamie* , País de *Cam* , contrée de *Mizraïm*.

On divifa l'ancienne Egipe en haute & ^{Sa div}baffe ; quelques Auteurs y ajoutent la ^{tion.}moienne , fous le nom d'*Heptanome*.

La *Thébaïde* ou *Haute-Egipe* , emprunta ^{La Hai}ce nom de *Thèbes* fa Capitale. Elle étoit ^{te-Egip}au midi du País , & auffi grande que les ^{te.}deux autres parties , puisqu'elle s'étendoit à l'Orient jufqu'à *Antéopolis* , & au Couchant jufqu'à *Lycopolis*. Parfemée de villes magnifiques , de temples fuperbes , de fomptueux tombeaux , d'obélifques , de coloffes , de pyramides , elle atiroit une foule de curieux.

Thèbes , dite enfuite *Diopolis fur le Nil* , pouvoit faire fortir en même tems par chacune de fes 100 portes deux cent chariots

& dix mille combatans. Avant sa ruine par CAMBYSE, elle étoit d'une étendue immense. On assure même que les restes du pillage qu'y exercèrent les Perses, montèrent à plus de 300 talens d'or & 2300 d'argent.

Les autres cités, qui embelloient la Thébaïde, sont maintenant ou ruinées, ou de pauvres villages. *Coptos*, l'une d'entr'elles, fut longtems la demeure des Egyptiens, depuis que l'Égypte obéit à des Maîtres étrangers, & c'est d'elle que leur vint le nom de *Coptes*.

L'*Heptanôme* tira le sien des 7 Nomes ou Jurisdictions qu'on y avoit établies.

Elle s'étendoit jusqu'à la pointe du Delta ; c. à. d. de la Basse-Égypte. *Memphis* fut sa Ville principale, & assés longtems la Capitale de tout le Pais. Là étoient les labyrinthes, le lac Moëris, & les célèbres Pyramides.

Le Nil embrassoit la *Basse-Égypte*, que sa figure triangulaire fit nommer *Delta* ; mais elle avoit plusieurs territoires à l'Orient & à l'Occident. Ses plus grandes Villes furent *Tanis*, *Sais*, *Xoïs*, Siéges de différentes races de Princes, & depuis *Alexandrie*.

La situation de l'Égypte en rend le climat chaud. L'air y est sec : Mais quoiqu'en disent quelques Auteurs, il y tombe quel-

quelques fois d'abondantes rosées. Il pleut même souvent dans la basse, & l'on a vû tomber de la neige à *Alexandrie*. Les pluies sont très rares dans la haute. On compte en Égypte deux Étés : Le premier en Mars, Avril & Mai est une saison malsaine ; les chaleurs excessives, les vents brulans y causent alors diverses maladies. Le second en Juin, Juillet, Août & le reste de l'année y procure un air plus frais, & en fait un Pais délicieux. On n'y sent le froid que pendant 7 jours, depuis le 7 jusqu'au 14 de Février : Cependant l'inconstance des saisons y fait porter des fourures.

L'Égypte abonde en toutes sortes de grains, & surtout en ris. Elle fut autrefois le Magazin de *Rome*, & elle est aujourd'hui le Grenier de *Constantinople*. Elle produit d'excellens fruits, surtout dans le Delta. Le Patriarche JOSEPH y fit creuser des Canaux, & dès qu'il en eut fait écouler les eaux, il améiora cette contrée, qui n'étoit qu'un terrain marécageux, & qui devint d'une abondante fécondité.

Parmi les Animaux dont l'Égypte est peuplée, je trouve

1°. *L'Hippopotame* ou Cheval marin. Le Cheval marin est un grand animal, & se trouve en grand nombre dans la Thébaïde. Jamais ces animaux ne vont en troupe ; ils sont soupçonneux, &

si agiles dans leur fuite, qu'il est rare qu'on en puisse atraper.

Cro-
dile.

2°. Le Crocodile est plus aisé à prendre. On atache un morceau de viande à un crochet de fer, qui tient à une longue corde. Quand l'animal a saisi le morceau, on le tire à terre & on lui casse la tête. Quelquefois, quand ils dorment, on les frape sous le ventre avec un épieu armé d'un fer barbelé & pointu. PLINE raconte, que les Citoïens de *Tentyra* excelloient en hardiesse & en dextérité sur ce point. La chair des jeunes Crocodiles est blanche & grasse; elle fait un mets friand & délicat.

e Rat.

3°. L'*Ichneumon* ou Rat est le plus grand énnemi du Crocodile. Il est de la taille d'un chat, a le poil rude, le corps parfemé de taches blanches, jaunes & cendrées. Il a un instinct admirable pour trouver & casser les œufs du Crocodile. Il aime même si fort le foie de ce terrible animal, qu'après s'être roulé dans le limon, s'il le trouve endormi la gueule ouverte, il entre par son gosier & s'ouvre le passage en le rongant.

Je ne dirai rien des Bœufs privés & sauvages, des Anes, des Chevaux, des Brébis, des Chameaux, des Cynocephales, qui sont des Singes dont la tête ressemble à celle

à celle du Chien ; des Caméléons , qu'on trouve en grand nombre près d'*Al-Kahira* ; du Crocodile de terre , qu'on voit près de la Mer rouge , qui ne se nourit que de fleurs odoriférantes. Mais je ne puis m'empêcher de dire un mot de quelques Oiseaux , tels que les Autruches , Aigles , Pélicans , Faucons , Oyes sauvages &c. Ceux qui sont particuliers au Nil , sont l'Oye au plumage doré , & l'*Ibis* , qui meurt de tristesse dès qu'on le transporte dans un autre Pais. Ce dernier détruit les Serpens volans , que le vent du midi amène des déserts de Libie. Par une espèce d'instinct un nombre infini de ces *Ibis* se rend sur les frontières dans la Saison , & dévore ces serpens , avant qu'ils puissent entrer en Egipte. Si je voulois priver mon Lecteur de la douce consolation de trouver lui-même à chaque pas la Providence dans cette enchainure rapide d'objets que je lui présente , je m'arrêteroïis ici quelques instans : Quels traits ! Quelle harmonie ! Que de profusion ; mais que de sagesse !

Le Bois est rare en Egipte. On y trouve cependant quelques Forêts de Palmiers vers la Libie & une de Palmiers sauvages près de *Tentyra*. Il y a de plus quelques Cèdres , des Arbres garnis d'épines & des Arbres fruitiers ; mais en général tout Arbre

n'y croit qu'avec peine ; les Plantes au contraire y font très abondantes. Les plus connues font

Papy-

Le *Papyrus* ou *Byblus*, qui sur les bords du Nil pousse une tige de 9 ou 10 piés de haut, & dont les feuilles ressemblent à une lame d'épée. On s'en sert pour tenir les plaies ouvertes, & leur cendre guérit les plaies nouvelles. Les Anciens écrivoient dessus. Ils formoient de leur moelle une pâte, & de cette pâte des tablettes, ou du papier. Selon d'autres on écrivoit sur l'écorce intérieure. Quoique nôtre papier n'ait rien de comun avec cette plante, il en a conservé le nom. Il a été un tems où le *Papyrus* servoit à tout. On s'en nourissoit ; on en faisoit des habits, des souliers pour les Prêtres, des bateaux, des utencilles. Aujourd'hui, qu'on lui a substitué des inventions plus utiles, cette Plante ne sert qu'à très peu de chose.

Le Lotus.

Le *Lotus*, qui est une espèce de Nénuphar, croit surtout près de *Rosette*. Ses feuilles flottent sur l'eau. On en ornoit les courones des Vainqueurs : On en faisoit du pain, quand elles étoient sèches : On en mangeoit la racine. Les Arabes en font encore une boisson admirable, pour temperer la chaleur du sang. Ils en mangent même la tige sans aucun aprêt.

Le *Henna* ou *Alcana* est un arbrisseau , Le Hen
 qui pousse beaucoup de branches. Ses feuil- na.
 les ressemblent assés à celles de l'Olivier,
 excepté qu'elles sont plus courtes, plus
 larges & d'un plus beau verd. Ses fleurs
 ont une odeur exquise. On s'en sert dans
 les bains. Les Femmes en expriment une
 couleur rougeatre , pour se peindre les on-
 gles.

Enfin il y a en Egipte tant de plantes dé-
 licieuses , qu'il n'est pas étonant , que les
 Israélites dans le Désert regrétassent les co-
 combres , les mèlons , les Poreaux , & les
 Oignons de ce merveilleux País.

LAUSANNE.





AUX ÉDITEURS.

A l'occasion des Questions proposées dans le précédent Journal.

M E S S I E U R S

J'AI lû , avec un véritable plaisir , dans votre Journal de Février page 202. une Lettre , sur l'utilité des Questions proposées dans les Journaux. Le savant & judicieux Auteur , qui vous l'a faite parvenir , a très bien rempli (à mon avis quant à la lettre) le plan qu'il s'étoit proposé. On ne pouvoit mieux discuter les raisons qu'il a alléguées , pour exciter l'émulation de ceux , qui sont en état d'enrichir le Journal , de leurs savantes productions , & pour réveiller l'attention & la curiosité du lecteur. Le louable intérêt qu'il prend au succès de votre Journal , est pour moi un motif bien propre à exciter ma juste reconnoissance , par une suite de mes sentimens patriotiques.

J'ai crû , Messieurs , qu'étant du nombre de ceux de vos Lecteurs , qui n'ont d'autre but que celui de s'instruire , & d'aquérir des connoissances agréables & utiles , par une lecture attentive & réfléchie des différentes

pièces qui paroissent dans votre Journal ; j'ai crû, dis-je, que je pourrois être admis à dire ce que je pense ; non pour discuter les sujets proposés, dans la lettre que je viens de citer ; mais simplement sur la manière dont on les propose.

Je dis d'abord, que ceux qui proposent des sujets ou questions, doivent principalement éviter de donner dans deux défauts, qui me paroissent d'une très grande conséquence & que je vais indiquer : Le premier est de ne pas rendre, autant qu'il est possible, la question que l'on propose, claire, nette & distincte ; & cela, en termes propres, en sorte qu'elle ne puisse absolument être susceptible d'aucun autre sens, que de celui qu'elle doit avoir naturellement.

Le second défaut (& c'est précisément celui dans lequel il me paroît qu'a donné, peut-être volontairement, l'Auteur de la lettre) n'est pas moins essentiel ; il consiste, si je ne me trompe, à anticiper en quelque sorte sur la solution d'une question, dans le tems qu'on n'avoit, ou qu'on ne devoit avoir d'autre but, que celui simplement de la proposer : Les six sujets, qui font partie de la lettre dont j'ai parlé font une preuve de la vérité que j'avance ; & il est évident, que ce sont plutôt des réponses déjà faites, que des sujets à traiter.

Si l'Auteur a eû pour but de comparer ses idées avec celles de ceux qui voudront se donner la peine, de traiter les fujets qu'il propose ; je conviens qu'il n'y a rien là que de très louable ; mais il est incontestable, qu'il devoit comencer par proposer les fujets, & ensuite travailler, s'il eut souhaité, à en donner la solution ; car, *Messieurs*, il aisé de remarquer par sa lettre, qu'il est très en état de traiter lui-même avec étendue, & même avec succès ces mêmes fujets. Cette raison seule est plus que suffisante, pour me persuader, qu'il auroit dû les proposer de la manière que j'indiquerai ci après ; mais avant que de le faire, l'Auteur me permettra encore de faire remarquer, qu'en examinant les termes, dans lesquels ils sont conçus, on peut, & on doit même se convaincre facilement, come je l'ai déjà dit plus haut, que c'est moins proposer des fujets, que les résoudre. Voici, *Messieurs*, de quelle manière j'aurois souhaité qu'on se fut exprimé.

1. Quelle science a pour but la recherche de la vérité ; quelle est celle qui la trouve, & la Religion seule la possède-t-elle ?

2. La sagesse peut-elle enrichir, en adoptant ce principe, qu'elle rend les richesses superflues ?

3. L'hipocrisie n'est-elle point un hommage, que le vice rend à la vertu ?

4. Pourquoi l'Esprit est-il si souvent dupe du cœur ?

5. Nos vertus, pour la plupart, sont-elles autre chose, que des vices déguifés ?

6. D'où vient qu'il n'est pas donné à chacun d'aller à Corinthe ?

Voilà, Messieurs, ce que j'avois à dire sur les sujets proposés dans votre Journal de Février.

J'invite maintenant à mon tour, je prie même ceux d'entre vos Correspondans, qui voudront en prendre la peine, de donner des éclaircissémens, sur les trois Questions que je propose. Elles me paroissent affés intéressantes, principalement la première, pour être traitées dans votre Journal avec quelque étendue: Si quelques uns de ces Messieurs, qui se piquent d'émulation, qui se plaisent à répandre leurs lumières & leurs connoissances, & à se concilier l'attention des lecteurs, étoient affés obligeans, pour daigner répondre à mes vues, je leur en aurois la plus parfaite obligation. Voici quelles sont ces Questions

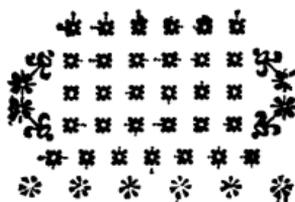
1. Lequel est le plus dangereux pour la Société, du Superstitieux ou de l'Incrédule ?

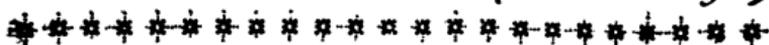
2. Quelles sont les marques qui distinguent l'Amour-propre, d'avec la Présomption ou l'Orgueil ?

3. La Jalousie est-elle moins criminelle que l'Envie ?

Quand à vous, Messieurs, je n'ai d'autre faveur à vous demander, que celle, qu'il vous plaise inserer ma Lettre, & les Questions qu'elle renferme, dans un de vos prochains Journaux. Cette complaisance, qui vous caractérise, vous portera, Messieurs, je m'assure, à répondre à mes intentions. Elles sont justes & sincères; j'ai moins pour but un simple & frivole amusement, que le desir de satisfaire une louable & utile curiosité, Je suis &c,

F L. . . . ,





R E P O N S E S

*Aux Questions insérées dans le Journal de
Février page 202.*

I.

L *A Philosophie cherche la vérité.* Etude de la Sageſſe , recherche de la vérité ou Philoſophie , ſont des termes ſinonimes; ainſi cette queſtion ceſſe de l'être par là même que le mot emporte avec ſoi ſon explication. Demande-t-on l'Analyſe , ou un Traité de Philoſophie , ce n'eſt point ici le lieu ; on trouvera de quoi ſe ſatisfaire dans ARISTOTE , de CROUSAS &c. *La Théologie la trouve.* C'eſt la Science ſublime & par excéſſence , mais elle a pour objet l'Etre incompréhenſible. Voies TILLOTSON , TURRETIN &c. *La Religion la poſſède.* Où eſt la Religion parfaite ſejourne auſſi la Vérité. CALVIN Inſtitution, GROTIUS.

II.

La Sageſſe enrichit , parce qu'elle rend les richesses ſuperflues. La Sageſſe ne rend pas les richesses ſuperflues ; elle ſ'en fert utilement & ne les mépriſe point ; le Sage eſt riche , parce qu'il ne deſire rien avec paſſion ; parce

qu'il se contente du soin de la Providence & se résigne à sa volonté, dans quel état qu'il se trouve; le Sage ne trouve pas les richesses superflues; mais c'est par la sagesse seulement qu'elles acquièrent ce nom avec légitimité.

III.

L'hipocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. Il est diverses sortes d'hommages; il en est de volontaires, de simple convenance, & de forcés. Les premiers sont ceux que l'homme de bien rend à Dieu: Les seconds sont ceux qu'on rend aux Souverains, institués pour le bien des Peuples, & qu'eux mêmes se font imposer par des sentimens de respect & de reconnoissance: Les derniers sont ceux que la Tyrannie impose. L'hommage que le Vice rend à la Vertu, est un mélange affecté de ces memes raisons; le vicieux respecte, honore, estime & craint la Vertu; il ne peut s'empêcher de reconnoître sa bassesse & le droit de prééminence qu'a sur lui l'homme vertueux.

L'hipocrite n'est tel que parce qu'il sent sa foiblesse & le besoin qu'il a d'aupuis: Il s'impose par nécessité une soumission feinte, pour être maintenu, s'élever, ou sortir d'un état pénible. L'hipocrite se soutient, dans la Société des homes, en leur déroband ses intentions; tout pécheur subsiste par le support immense du Scrutateur des cœurs.

IV.

Nos vertus ne sont guères que des vices déguisés. Question trop humiliante, pourquoi es-tu faisable! Je ne puis adoucir ton fiel, sans le mélanger d'orgueil. O BRUTUS est-ce le vice qui te fit sacrifier ton sang pour tes Concitoyens? Généreux REGULLUS est-ce le vice qui te fit respecter la Verité? O ALEXANDRE, & toi illustre Chevalier BAYARDS est-ce le vice qui vous rendit continens? Et toi courageux Libérateur de ma Patrie, est-ce le vice qui t'inspira de briser ses fers, & de la délivrer de l'oppression du fier Autrichien? Vous, Martirs de tous les siècles est-ce le vice qui vous fit signer vôtres foi par les derniers suplice? Qui prononcera la sentence sur vos motifs? Sera-ce toi, Fille du Ciel, divine Charité; ou vous, jalouse Perversité, dépravée Malice du Cœur?

V.

L'Esprit est la dupe du Cœur. Dans le Journal de Février dernier p. 167 on trouve une idée distincte du Cœur & de l'Esprit. L'Auteur de cette pièce semble avoit prévu la question: Il reste peu à dire sur elle, sans le répéter. *L'esprit conoit, le Cœur détermine;* ils s'aident mutuellement. Ce dernier se forme par l'éducation & c'est de ses Principes que ses résolutions dépendent. Le Cœur est

Roi; sa volonté est absolue; mais il ne voit dans les affaires que par les yeux de ses Ministres: Ils tiennent conseil sous la présidence de la Raison, & le Souverain signe. L'égalité des voix fait un Indécis; la Passion, siégeant sans la Réflexion; produit un Etourdi; la Prudence, sans l'émulation, fait un Végétatif. Donera-t-on à la Nature une autorité absolue, & suposera-t-on, que l'Esprit est entraîné, par les penchans d'un Cœur purement machinal? De là naitroit cette pernicieuse conséquence, que tout acte, bon ou mauvais, étant, nécessité, il n'y auroit plus ni vice ni vertu; mais une fatalité; plus aussi de récompense légitime; plus de justice dans le chatiment. Oui, chaque individu reçoit une portion égale d'intelligence; mais les organes sont les moïens par lesquels se dévelopent ses facultés & s'aquiert le discernement. L'Esprit est le Précepteur, le guide du Cœur; semblable au cuivre sous la main du Graveur, il reçoit les traces du burin & en rend les traits; l'empreinte en est fidèle & ne se dément jamais. Il est des conceptions dures, des tables de cailloux sur lesquelles aucun instrument ne peut mordre, qu'avec un travail infini; toute l'habileté du maître ne sauroit en faire qu'une ébauche grossière & difforme. L'Esprit n'est point la dupe du Cœur; mais d'un Cœur qui a été inaccessible.

aux lumières de l'Esprit, qu'en doit on attendre que des irrégularités & du désordre.

VI.

Il n'est pas donné à tous d'aller à Corinthe. Ce Proverbe semble être tombé par hasard, dans l'idée de ceux qui le proposent; cependant il renferme, dans le sens qu'on y attache vulgairement, des considérations utiles. Je pense que son origine est assez obscure, & qu'on ne peut, qu'avanturer des conjectures peu nécessaires. Quoi qu'il en soit, on entend aujourd'hui par là, qu'avec les mêmes talens on échoue souvent dans des entreprises, où d'autres prospèrent. Combien de gens, ou par dépit ou par superstition, se servent de ces paroles comme d'un Oracle. A quoi bon, dit quelqu'un, me travailler pour telle chose; il faut être des Mignons de la Fortune. GERONTE est dans la faveur des grands; il tient un rang distingué dans le monde: Son Père étoit aux gages du mien: Je ne crains pas de le dire, il m'est inférieur en mérite; *il n'est pas donné à tous d'aller à Corinthe.* On n'a garde d'essayer de courir dans la lice: L'Arêt est lâché: Quelle honte n'auroit-on pas de le décréditer! La bénigne nonchalance y perdrait trop; la paresse en seroit blessée.

QUESTIONS.

1. *Si l'on peut desirer la mort sans se rendre criminel ?*
2. *Si l'Esprit est sans interruption essentiellement actif ?*
3. *Si son action étant telle, ne peut pas servir de preuve à l'immortalité de l'Ame ?*
4. *Si L'Amour propre est constamment le but de toutes nos actions ?*





HISTOIRE

de *BAJAZETH, Prince Ottoman.*

Tout projet, pour régner nous paroît légitime;
Heureux il est vertu, malheureux il est crime.

ON a vu par l'histoire de *Mustapha*, qui a fourni le sujet d'une Tragédie Angloise, qu'on n'est pas innocent des que la haine, ou la prévention peut nous trouver coupable: On verra par l'histoire de *Bajazeth*, qu'on peut devenir criminel, quand on soupçonne injustement notre innocence, & qu'une mauvaise Politique nous dicte qu'il vaut mieux devenir coupable que de le paroître.

Bajazeth ne peut apprendre la mort funeste de *Mustapha*, sans sentir redoubler sa haine pour *Selim* son frère. Il étoit alors à l'armée, qui partagea sa douleur & son ressentiment; elle fut même sur le point de se soulever à cette nouvelle triste & inopinée; *Soliman* pour apaiser les Soldats qui admiroient *Mustapha*, fut obligé de paroître disgracier *Rustan*, & doner sa place de grand Vizir à *Achmet*, qui étoit aimé & estimé des Janissaires & du Prince *Bajazeth*, dont il étoit l'Ami & le Confident.

Personne ne possédoit qu'*Achmeth* l'art de gagner les Cœurs. Il étoit habile, courageux, mais sa valeur avoit quelque chose d'humain, qui venoit de la douceur de son caractère. Il s'étoit trouvé à la prise de *Rhodes* par *Soliman*, & avoit beaucoup contribué à cette conquête; il procura aux Chevaliers qui défendirent cette Isle, avec une intrépidité étonnante, une capitulation honorable, & il ne tint pas à lui de sauver la vie au fils de l'infortuné *Zizim*, (*) Oncle de *Soliman*. Ce jeune Prince, nommé *Amurat*, s'étoit trouvé à ce Siège, où il avoit fait des prodiges de valeur. Les Chevaliers de *Rhodes*, qui le chérissoient, étant forcés à se rendre, demandèrent qu'il lui fut permis de s'embarquer avec eux, pour se retirer en Italie. On le leur promit, mais come il étoit sur le point de s'embarquer sur un Vaisseau avec sa Sœur, on les arrêta de la part de *Soliman*; & malgré les sollicitations pressantes qu'*Achmeth*, le cruel *Rustan*, qui étoit alors premier Vizier, fit entendre à *Soliman*, qu'*Amurat* aiant des droits à l'Empire, il étoit dangereux de le laisser vivre, & il le fit

(*) *Zizim* avoit disputé l'Empire au Père de *Soliman*, mais il fut vaincu, & se réfugia à Rome, sous le Pontificat d'Alexandre VI, qui s'étant laissé gagner par une grosse somme, que lui promit le Sultan, eut la perfidie de faire empoisonner *Zizim*.

fit étrangler. Ce Ministre barbare avoit pour maxime qu'il n'y a point de milieu entre l'esclavage & une liberté entière & absolue, & que sous une Monarchie, il fust d'être suspect, pour être condamné. A l'égard de la Sœur d'*Amurat*, come elle n'avoit aucune prétention, elle fut traitée avec moins de rigueur, & come elle étoit d'une beauté parfaite, *Bajazeth* l'épousa, l'aima tendrement, & en eut plusieurs Enfans, qui furent aussi malheureux que leur Père.

Il est cependant une aparence de bonheur se voiant à la tête d'une belle armée; après la déposition de *Rustan*, son Enemi. Il se voioit en état de se rendre redoutable à son Frère *Selim*, & de lui disputer l'Empire, après la mort de *Soliman*, qui étoit vieux & infirme: Pour essaiier ses forces, il fit courir le bruit que *Mustapha* avoit échapé par sa valeur, au cordeau des Muets, & qu'il alloit paroître les armes à la main, pour se venger de ses adversaires. Afin de doner plus de vraisemblance à cet artifice, il fit monter sur la Scène un jeune Turc, qui ressembloit assés bien à *Mustapha*, & qui aiant été élevé avec lui, étoit instruit de ses desseins & de ses aventures les plus secrètes. Il lui fit sa leçon, & aiant paru lui même le reconoitre pour son frère, l'Imposieur eut bientôt des Troupes, que lui donna le nom seul de *Mustapha*, qui

étoit chéri des Soldats. Comme il ne manquoit pas de courage, il tint la Campagne, & marcha du côté de Constantinople, *Soliman* confterné à cette nouvelle, envoya contre lui son Ministre favori, l'ancien premier Vizir, qui lui donna bataille & fut vainqueur. Le fourbe fut pris, & avoua tout à la torture. On vit manifestement que cette trame avoit été conduite par *Bajazeth*, auquel son Père ordona de venir se justifier. Il ne pouvoit se dissimuler à lui même qu'il ne fut le Chef & le Complice de cette Conjuration, mais il compta sur le crédit & la tendresse de la Sultane *Roxelane* sa Mère, qui lui fit dire de se présenter respectueusement devant l'Empereur; qu'elle avoit obtenu sa grace, & qu'elle seroit présente à cette entrevue, cachée derrière une jalousie. Elle lui aprit en même tems, que sa Sœur *Zaire*, femme du Vizir *Rustan*; s'étoit jettée; malgré son Époux, aux pieds de *Soliman* son Père; qu'elle avoit arrosés de ses larmes; & qu'elle n'avoit point voulu se relever, qu'elle neut apaisé sa colère, & obtenu qu'il ne le feroit pas mourir. Sur ces assurances reiterées, *Bajazeth* entra dans le Serrail, & tomba aux genoux de l'Empereur, le suppliant de lui pardonner. *Soliman* lui répondit, qu'il meritoit la mort, & qu'il ne lui accordoit la vie qu'à l'intercession de *Roxelane* & de sa Sœur *Zaire*; mais que

s'il venoit à commettre un second crime, il ne pourroit attendre que le suplice.

Bajazeth conoissoit trop bien la sévérité de son Père, pour espérer une seconde grace; cependant, il ne tarda pas longtems à en avoir besoin. La Sultane *Roxelane*, qui moderoit son ambition, étant venue à mourir, il ne lui donna plus de bornes. Sans écouter les Conseils du grand Vizir *Achmet*, & ceux de la Sultane, son Epouse, il déclara ouvertement guerre à son frère *Selim*, & écrivit à l'Empereur, qu'il le supplioit d'être persuadé qu'il respectoit son Trone & sa vie, & qu'il n'avoit pris les armes que pour se garantir des entreprises sanguinaires de *Selim*, qui non content d'avoir sacrifié à son ambition *Mustapha* & son fils, avoit encore formé le projet, d'exterminer toute la famille de *Soliman*, afin de n'avoir aucun Compétiteur; qu'il ne se borneroit pas à la mort de ses frères, & que le Sultan lui même n'étoit pas en fureté contre les complots de ce perfide; qu'il ne croioit pas qu'aucune loi put l'empêcher de veiller à sa défense, dans un péril si manifeste; qu'il le prioit de ne lui donner aucun ordre à ce sujet, puis qu'il ne s'agissoit pas moins que de l'Empire & de la vie.

Le Sultan vit bien que ses promesses & ses menaces seroient inutiles, & que *Bajazeth* n'étoit pas Home à se laisser immoler à ses

satellites, sur un commandement de sa main; il prit donc le parti de lui opposer *Selim* son Frère, auquel il confia le sceau de l'Empire, afin qu'il fut plus en état de se faire obéir. Il fit déployer en sa faveur les Etendarts de *Mahomet* & ordonna au Vizir *Rustan* de marcher sous ses ordres. Le grand Vizir *Achmet* se déclara pour *Bajazeth*, & les deux Armées se rencontrèrent. Le Combat fut sanglant; les deux Vizirs y périrent, mais *Selim* fut Vainqueur, & *Bajazeth* contraint de prendre la fuite avec quatre de ses Fils, qui avoient combattu vaillamment à ses côtés. Ils se réfugièrent en Perse, mais le Sophi, qui venoit de conclure la paix avec *Soliman*, ne voulut pas la rompre en leur faveur, & livra *Bajazeth* & ses fils aux Turcs, que leur Maître avoit envoyé pour les poursuivre & les faire mourir. Ils portèrent leurs têtes sanglantes à Constantinople, avec celle du Vizir *Achmet*. Ces victimes ne furent pas les seules immolées à l'ambition de *Selim*, il demanda encore & obtint le sacrifice d'un fils de *Bajazeth*, qui étoit trop jeune pour avoir pu se sauver à la guerre. On l'arracha des bras de sa Mère, qui mourut de désespoir.





C H A R L E S

Trait d'Histoire Champêtre (*)

DANS une contrée de la Suisse, cet heureux Pais, quiourniroit tout à ses habitans, si en conservant les mœurs, la manière de vivre & ce qu'on appelle l'ignorance de leurs Pères, ils n'eussent pas voulu imiter le bon ton d'une Nation frivole, pour qui le bon sens Helvétique n'étoit point fait : Dans une Contrée dis je de cet heureux Pais, CHARLES, jeune Païsan d'une figure charmante, mais dont l'Ame est plus belle, garde ses troupeaux & cultive de ses mains son petit héritage, dans les douceurs de l'amour, de l'amitié, de la paix, de l'abondance & de la fanté, partage de la vie du Berger & du Laboureur, qui est la vie de l'home.

Un jour CHARLES sortoit de ce sommeil doux & salutaire, que procure le travail du

(*) Ce petit trait d'histoire champêtre, que je tiens de la bouche d'un Païsan rempli de ce bon sens, dont la pure lumière n'est point obscurcie par le fatras d'un savoir faux ou inutile, n'est pas rapporté ici mot à mot, come on peut bien le penser. Je n'ai pû conserver la naïveté & la force de son langage ; j'ai taché seulement de rendre ses idées, mais je ne me vante pas de ne les avoir pas défigurées.

corps & le calme de l'ame , car celle de nôtre Berger ne fut agitée que par l'amour le plus tendre. Ma chère SUSANNE , dit il en s'éveillant , à son aimable Epouse ; „ Il faut que „ je me lève ; les pointes des rochers sont „ éclairées par le Soleil levant ; il est déjà tard. „ Ces nuages rougeâtres annoncent de la pluie „ pour ce soir. Il faut que je me hate de „ faucher le reste de nôtre pré , dépancher „ l'herbe pour fecher & la ferrer dans la Grande avant la pluie. „ Pendant qu'il parloit ainsi , il donoit mille marques de son amour à la belle SUSANNE : Il couvroit son sein , d'un blanc plus délicat que celui du jasmin , de ses baisers enflamés. Il falut s'arracher des bras de cette Epouse chérie : Il s'élançe hors de la couche nuptiale , & se couvre de ses vêtemens de toile : Il est bientôt habillé. Il n'emploie pas la moitié de sa vie à dormir , & l'autre à manger , à s'ajuster & à s'ennuier. Les momens que lui laisse le travail sont donés à l'amour conjugal , à l'amitié , à des entretiens avec d'autres Bergers , qui roulent ordinairement sur le prémier , le plus utile & le moins honoré des Arts ; sur les merveilles de la nature , qui sont sous leurs yeux ; sur les propriétés des plantes , qui peuvent être des remèdes salutaires : Ils s'instruisent réciproquement sans orgueil & sans envie ; chacun fait part de ses observations ; Les Vieillards

font des Contes , qui égaient ces entretiens , & sous lesquels se cachent souvent les leçons les plus importantes de la morale & de la prudence. Dans ces conversations familières, en stile moins élégant qu'énergique, on n'étale point le faste orgueilleux & ridicule d'une érudition puérile ; c'est à dire , d'une forte mémoire , chargée de mots & de faits peu intéressans ; mais ce qu'on y dit est digne de l'attention du vrai Philosophe : Lors même qu'il se trouve des Femmes dans ces assemblées, on n'y médit jamais. Nôtre aimable Berger, prêt à sortir , prend sa faux tranchante qui étoit suspendue à une poutre de la Cabane ; mais avant que de sortir il revient à sa charmante SUSANNE ; il ne peut la quitter sans lui réitérer les témoignages de son amour ; il l'embrasse & l'embrasse encore. Il la quite enfin , puis qu'il le faut ; mais en songeant déjà au plaisir de la revoir. Il avoit déjà un pied sur le seuil de la porte , lors qu'elle le rapelle.

„ CHARLES , mon cher Epoux , dit-elle , d'un son de voix auquel on ne peut résister ,
 „ atens moi un moment je t'en prie.

En disant ces mot , elle se précipite en bas du lit , & s'enveloppe à la hâte d'une jupe de lin & d'un corcet de même étoffe , qui laissoit voir dans toute sa beauté sa taille ravissante.

„ Je veux aller avec toi , ajoute-t-elle. J'épan-
 „ cherai l'herbe à mesure que tu la faucheras.

„ mais je ne songe pas que je dois rester pour
 „ traire nos jeunes chevres . . . Eh bien , va
 „ seulement ; j'expédierai cela , & je volerai
 „ vers toi. Je te porterai en même rems le dé-
 „ jeuné. Adieu mon cher CHARLES „. CHAR-
 LES est enfin parti. Après avoir marché quel-
 que tems , il rencontre ANDRE' , qui alloit
 aussi aux champs. Ils se saluent amicalement.
 „ Que je suis charmé de te rencontrer ici ,
 „ s'écrie ANDRE' ! Je me suis toujours senti
 „ de l'amitié pour toi ; mais j'en ai encore
 „ plus depuis le jour de fête où nous nous
 „ exerçames ensemble aux jeux de force & d'a-
 „ dresse , en présence de toutes les Bergères
 „ des hameaux voisins , & où tu reçus de la
 „ main de la belle SUSANNE , le bouquet des-
 „ tiné au vainqueur. Tu reçus cet honneur ,
 „ come si tu ne l'avois pas mérité ; tu eus la
 „ bonté de me dire , que je le méritois d'avan-
 „ tage , quoique cela ne fut pas. Mon cher
 „ ANDRE' , répond CHARLES , tu es toujours
 „ aussi humble & aussi obligeant que tu me
 „ le parus alors. J'ai bien du bonheur d'avoir
 „ l'amitié d'un home come toi : Je te promets
 „ que je ne cesserai d'être ton Ami , que lors
 „ que je n'aimerai plus SUSANNE „. ANDRE'
 lui jura aussi la même chose , par le nom de
 sa chère ESTHER. Ils se touchèrent la main ,
 pour sceller leur liaison , & ils continuèrent
 leur chemin. „ Te souvient-il de LOUIS , dit

„ ANDRE' ? Il étoit bien en colère, de ce que
„ tu avois eu le bouquet. Il jura entre ses
„ dents qu'il se vengeroit du tort qu'on lui
„ faisoit. Depuis lors il ne cherche que l'oc-
„ sion de te faire du mal : Il fait tout ce qu'il
„ peut pour t'atirer des énemis : Je le plains.
„ Oui il est bien à plaindre, dit CHARLES, &
„ moi aussi d'être la cause qu'il a de la haine ;
„ mais il l'est plus que moi. J'eus bien du
„ malheur ce jour de fête dont tu me parles,
„ d'être jugé digne du prix. . . . Qui est là
„ étendu sous cet arbre . . . Aprochons . . . Ah
„ mon Dieu c'est LOUIS lui même, qui bai-
„ gne dans son sang ; il s'est coupé avec sa
„ hache que je vois teinte de sang ; courons à
„ son secours. Il est sans conoissance ; empor-
„ tons le vite dans ma Cabane, qui est la plus
„ près d'ici. „ Il bande promptement avec son
„ mouchoir sa blessure, qui étoit profonde,
après quoi ils le prennent l'un par dessous les
bras, & l'autre par dessous les cuisses, &
l'emportent. SUSANNE étoit en chemin. Elle
voit de loin un home porté par d'autres : Elle
tressaillit : Un tremblement la saisit dans tout
le corps ; les jambes lui manquent. Elle s'as-
sied sur un vieux tronc d'arbre, couvert de
mousse, pour se rassurer un peu. „ C'est peut-
„ être mon cher Epoux, dit-elle en elle même,
„ qu'on porte là ; ô Dieu si c'étoit lui ” ! Elle
avoit les yeux tournés du côté que venoient

ces homes. A mesure qu'ils avançoient, elle sentoit redoubler son émotion. Elle redoutoit de les voir d'atès près pour être assurée de ce que c'étoit; elle auroit voulu rester dans l'incertitude, & l'incertitude la tourmentoit. Tantôt elle se persuade que c'est bien son Epoux, à qui il est arrivé un malheur, & les larmes coulent en abondance de ses beaux yeux noirs. Ses allarmes même la confirment dans cette afreuse conjecture; elle les regarde come un pressentiment sinistre. Tantôt elle cherche à écarter ce mauvais présage; elle imagine des raisons pour le détruire. En éfet, CHARLES est allé faucher; quel mal peut il lui être arrivé, à moins que ce ne soit quelque chose de bien extraordinaire. Il ne se fera pas blessé avec sa faux; il la fait trop bien manier: Ce n'est pas come s'il étoit monté sur des arbres dangereux; elle auroit alors sujet d'être en peine. Ensuite elle se trouve dans cet état d'équilibre, où l'ame profondément abatüe, est également partagée entre la crainte & l'espérance, ou plutôt, où elle ne craint ni n'espère rien; mais cet état ne dure qu'un instant; la crainte fait bientôt pancher la balance. Quand il s'agit de ce qu'on aime, on ne voit que la probabilité facheuse, & on n'est point frapé de celle qui promet un événement heureux, quand même celle ci seroit beaucoup plus grande: On craint, tandis qu'on

ne devoit qu'espérer. L'aimable SUSANNE est enfin tirée de cet état cruel en voiant plus distinctement les objets rapprochés. Elle court au devant de son bien aimé : Elle lui dit ses allarmes. La joie r'anime le feu de ses yeux, & fait disparoitre la paleur, qui couvroit les roses de son teint. Cependant cette joie ne l'empêche pas d'être touchée du malheur d'un autre que son cher Epoux, & ne ferme pas son ame sensible à la compassion. CHARLES répond aux marques de la tendresse de son adorable Susanne par des paroles très énergiques, & par des regards encore plus expressifs. Il lui dit ensuite où ils portent le pauvre blessé, & il la prie de prendre les devans pour préparer les choses nécessaires à le recevoir. Elle s'y prette avec empressement, & les dévance d'un pas léger. Arrivés à la Cabanne, ils couchent le pauvre LOUIS sur le lit. On met sur sa plaie une poudre d'herbes sèches, pour en étancher le sang. Une heure étoit écoulée, sans qu'il eut doné aucun signe de vie; il avoit fait une perte de sang très considérable; son pouls sembloit éteint, & ses généreux hotes començoient à s'allarmer; ils craignoient déjà pour ses jours.

» Que ne puis-je lui sauver la vie ! disoit
» CHARLES. J'aurois peut-être la fatisfaction
» de le voir changer de sentimens pour moi;
» il deviendrait mon ami, & il seroit plus

„ heureux.“ Pendant qu'il disoit ces mots ;
 les larmes aux yeux , LOUIS avoit rapellé ses
 esprits ; il l'avoit vû & entendu. Il lui dit
 d'une voix mourante , „ O ! CHARLES ; c'est
 „ toi qui t'intéresse ainsi à ma vie ; c'est toi
 „ qui m'as sans doute aporté ici , & qui m'as
 „ secouru , toi que j'ai haï ! Combien je suis
 „ indigne de tes vœux & de l'amitié que tu
 „ m'ofres avec tant de bonté ! . . Pourquoi ,
 „ interrompt CHARLES, en ferois-tu indigne ?
 „ Tu es home ; tu es mon frère : Un home
 „ est-il indigne de l'amitié de son frère ? Hélas
 „ que trop , répond LOUIS , quand il lui veut
 „ du mal , come j'ai fait ; quand il se laisse al-
 „ ler à la haine contre lui. CHARLES reprend ,
 „ Mon cher LOUIS , quelques fois les passions
 „ sont plus fortes dans l'home que sa raison ;
 „ quelques fois elles lui sont soumises. Ainsi
 „ quand nous voions un home livré à quel-
 „ que passion , come nous ne pouvons pas
 „ juger , si la passion est la plus forte chez
 „ lui , ou bien si c'est la raison , ignorant ce
 „ qui se passe dans son ame , nous ne pou-
 „ vons pas juger , si ce qu'il fait est libre ou
 „ forcé ; par conséquent nous ne savons pas ,
 „ quand il est méprifable , & quand il ne l'est
 „ pas. A l'égard des homes méchans , c'est
 „ à dire de ceux qui sont assujettis à des pas-
 „ sions nuisibles aux autres homes ; nous
 „ devons en avoir compassion , parcequ'ils

„ font très misérables. S'ils font coupables,
 „ leur conscience les tourmente: S'ils ne le
 „ font pas, ils ne font pas moins à plaindre,
 „ d'être entraînés malgré eux par des pas-
 „ sions funestes aux autres & à eux-mêmes.
 „ Nous devons les aimer, parceque nous
 „ pouvons par ce moïen les faire changer;
 „ de nos enemis les rendre nos amis: Nous
 „ le devons surtout, parcequ'ils font nos
 „ frères. Que j'aie seulement ton amitié,
 „ Mon Cher Louis, & je suis au comble de
 „ mes vœux! O généreux ami, dit LOUIS,
 „ coment pourrois-je te la refuser? Je n'osois
 „ te l'offrir; je croïois que c'étoit à toi à la re-
 „ fuser. Quel cœur est-ce que j'aurois, si je
 „ n'étois pas sensible à tes bontés; à celles de
 „ ton aimable Epouse, qui répand des larmes
 „ pour moi; à celles de ton Ami, qui parta-
 „ ge avec toi les soins que tu prends pour me
 „ rendre la vie! O comptés sur ma reconoi-
 „ sance, mais oublies ma honte. . . „ Sa gran-
 „ de foiblesse & l'atendrissement où il étoit,
 l'obligèrent de s'arrêter là. Il retomba en dé-
 faillance; mais il en revint bientôt, par les
 soins empresseés avec lesquels on le secourut.
 On continua à les lui rendre jusqu'à sa par-
 faite guérison, qui fut accélérée par la vertu
 salutaire des plantes, qu'on apliqua sur sa bles-
 sure, & par la bénédiction du ciel. LOUIS
 doneroit pour ses bienfaiteurs, la vie qu'ils

lui ont sauvée : Il ne peut affés leur témoi-
 gner d'estime & d'attachement ; ni eux affés
 de joie de l'avoir aquis pour ami.



L E T T R E

A P O L O G E T I Q U E .

A Mr. J. B. T. de G E N E V E .

AD MIRATEUR zélé de vos legères & nom-
 breuses productions , je vous avoueraï fran-
 chement que le PLAGIAT dont on vous char-
 geoit , m'avoit ébranlé. Mais tel que ces Oi-
 feaux aquatiques , qui voiant leurs plumes
 tachées de limon , plongent avec célérité
 dans l'onde argentée , & viennent au dessus
 plus beaux que jamais : Ainsi en déclarant
 nettement que vous êtes l'Auteur de l'Épître
 ANONIME imprimée en Sept. 1736 , vous
 avés démontré , plus clair que le jour , que
 vous n'étiés point PLAGIAIRE.

Vainement quelques-uns de mes Voisins
 ont ils voulu me faire entendre que vôtre
 aveu n'étoit rien moins qu'une démonstra-
 tion , puisque vous en doutiés vous même ,
 en renvoiant au témoignage des Journalistes,
 qui dans cette ocaſion ne donant aucun ſigne
 de vie , par une note affirmative , ſur cet en-

droit, la chose par là devenoit plus qu'incertaine. Ils ont encore ajoutés, qu'en employant la Pièce ancienne, vous deviés en avertir les Lecteurs, non pas que vous en avés agi précifement come les PLAGIAIRES, qui n'ont garde d'indiquer dans quelle source ils ont pris ce qu'ils trouvent bon de s'approprier ; car de ce qu'il ne se trouve point de Vers de cette pièce, ailleurs que dans le Journal où vous l'avés prise, cela ne prouve rien, puisqu'il y en a mille autres dans le même cas. Enfin, ont-ils conclu, toute la grace qu'on peut vous faire, c'est de ne vous croire PLAGIAIRE, que de vous même, encore le cas resteroit-il très douteux.

Je leur ai répondu, avec fermeté, que tout cela ne signifioit rien : Que vous éties là dessus dans le cas du PHILOCTETE de M. de VOLTAIRE, qui se voiant acufé du meurtre de LAÏUS, & ne sachant point trouver de bones raisons pour s'en justifier, répondit, avec fierté, ce que vous êtes en droit de répondre, dans la circonstance où vous vous trouvez :

*Apprenés, mes Amis, qu'un Home tel que moi,
Quand il a dit un mot en est crû sur sa foi.*

Ils ne répondirent à cela, qu'en riant de toutes leurs forces: Tant il est vrai que le pou-

voir de la raison qui instruit, inspire en même tems de la joie.

Un de la Compagnie dit ensuite, qu'il étoit dans la dernière surprise de ce que vous vous obstiniés à suposer, que l'Auteur des Observations générales sur la Loi de nature; imprimées en Octob. dernier, avoit l'intention d'établir la Communauté des Biens & l'égalité parfaite entre les Homes: Qu'il n'y avoit qu'à lire cet Ouvrage pour être convaincu que l'Auteur n'avoit taché qu'à prouver que le Droit de Propriété étoit incompatible avec la Loi naturelle, prise dans toute son étendue, de-même qu'avec le Comandement d'aimer son prochain come soi même: Que les réflexions conséquentes, qui terminent sa pièce, ne laissoient aucun doute la dessus, puisqu'il en faisoit résulter une maxime excellente pour nôtre manière de vivre actuelle: Que de plus dans la pièce même, où il raporte vôtre PLAGIAT il done des éclaircissemens qui ne laissent rien à desirer: Que vous répétés, avec affectation les grands mots de Système & d'Hipotèse; dont peut-être, ne conoissés vous pas toute la force. La preuve en est qu'un système prend le ton affirmatif, non pas que l'Auteur des observations demande, avec modestie, des éclaircissemens à ses Lecteurs intelligens, pour ou contre les idées qu'il met au jour. Il falloit donc discuter
ses

les raisonnemens & non pas lui supposer témérairement telle intention, ou tel but, surtout lorsqu'il n'y a que des rapports très éloignés : Que de surabondant l'Auteur aiant déclaré dans sa réponse, que c'est gratuitement qu'on lui prête des intentions qu'il n'a jamais eû, ni même pût avoir, vous ne doniés pas par ce procédé, une idée de la candeur qu'on doit toujours supposer à un galant home. Vous n'entendés rien à ces choses là, ai-je répondu à mon voisin. Aprenés de moi, que pour une certaine espèce de Literature, la critique n'est point un éfet de l'égard qu'on a pour la vérité, ou la raison, mais seulement pour faire parade de son savoir. Pour y réussir on suppose à l'Auteur que l'on veut critiquer une idée absurde, à l'ombre de laquelle on forme des atakes victorieuses. Par exemple s'il a dit BLANC, on suppose qu'il a voulu dire NOIR. Il n'y a point l'à de bassesse, d'injustice, ou de mauvaise foi. C'est un droit littéraire revû, corrigé, approuvé, augmenté considerablement de nos jours, dont qui voudra fera en possession de jouir, sans empêchement. A défaut de quoi que voudriés vous que fissent les Imprimeurs & les Libraires ?

Les éclats de rire furent plus forts que la première fois. On me laissa le champ de bataille, pour preuve de la victoire. Vous

voies , Monsieur , que mon zèle ardent ne s'est point démenti. Mais tout cela n'est rien en comparaison de ce que vous allés voir.

Dans l'Epitre anonime de 1736 il y a une note qui indique qu'elle n'est faite que pour répondre à une autre Epitre du mois précédent. Je l'ai vüe cette pièce. Mais ô Ciel ! qu'est-ce que cela ! C'est MAROT , la FONTAINE, du CERCEAU, tout crachés. Auteurs qu'on ne lit plus , que l'on ne fauroit imiter fans tomber , come vous le dites avec élégance , dans un goût faux & gothique. Ce qu'il y a d'absurde , c'est que cette Epitre, qui n'est remplie que de naïveté , contient un Conte dont il n'est pas possible de s'empêcher de rire. Est-il permis de mêler ainsi le plaisant avec le naïf ? De quel droit s'avise cet Auteur de faire rire les gens , quand ils s'y attendent le moins ? Rien ne me choque plus que cette variation dans un écrit. Ce qui m'a toujours plû dans les vôtres , c'est une uniformité invariable : Aussi m'ont-ils souvent rendu des méridiennes délicieuses. Vous avés le talent de fournir des remèdes au corps come à l'ame , en les faisant jouir d'un doux repos , avec beaucoup plus d'efficacité que ne feroit une forte décoction de Nenuphar.

L'Auteur de cette Epitre , après avoir dit qu'il aime mieux vivre avec les Enfans d'APOLLON, qu'avec des autres esprits inquiets ,

rend raison de cette préférence en faveur des premiers , come suit.

Ce qui m'en plait , c'est que de leur méprise,
Jamais grand mal on n'en voir résulter :
Des beaux Esprits c'est la moindre franchise,
Ils ont de plus le droit de se citer ,
Et de crier , en brodant leur écorce ,
Messieurs ! Le reste est de la même force !
Ils ont encore le DROIT de mettre au jour ,
Leurs contes bleux , leurs frivoles fornêtes :
De préférer au bon sens , le beau tour ;
Pourvû qu'enfin en phrases mignonêtes ,
En lieux comuns de cent Auteurs tirés ,
Et pour certain toûjours défigurés ,
Sans plan, ni but , même sans rien conclure ,
Douze fois l'an ils soient dans le Mercure.

Voilà sûrement le passage qui a causé tout le bagare que nous avons vû dans ces tems là. Mais si vous y aviés bien réfléchi , loin de vous fâcher contre l'Auteur vous l'en auriés remercié , puisqu'il vous acorde tous ces procédés come un DROIT , dont vous êtes en possession sans difficulté. Il n'étoit plus question que d'en demander un acte autentique, & dès-lors vous auriés eû les coudées franches. Quoi de plus gracieux que d'avoir le DROIT de se citer soi-même avec éloge ? D'avoir celui de préférer le beau tour au bon-sens , qui

est devenu si rare parmi nous ? O que ces *phrases mignonètes* sont de mon goût ! Il me semble d'elles come de ces bulles d'eau de savon, que les enfans font partir l'une après l'autre, elles brillent en l'air avec éclat & vont dans un clin d'œil se perdre dans le néant. Tels sont la plûpart des productions spirituelles de nos jours ; elles amusent sans fatiguer l'esprit & sans y laisser la moindre impression. Que peut-on demander de plus pour la tranquillité ? En vérité, tout cela bien pris, est un éloge qui vous fait honneur & dont vos amis ont eû tort de ne pas vous faire apercevoir. Il ne seroit peut-être pas impossible que les deux vers suivans ne ne vous eussent fait prendre le change.

En lieux comuns de cent Auteurs tirés,
Et pour certain toujours défigurés.

Mais il falloit suposer l'Auteur affés raisonnable, pour ne pas prétendre qu'on tirat ces lieux comuns d'un seul Auteur, ce qui seroit trop aisé à conoitre, ainsi quand il dit cent, il faut en suposer mille, ce qui ne fait que plus d'honneur à la littérature de celui qui se sert du droit acordé : Or ce qui fait honneur ne fut jamais un sujet de mécontentement.

Le second vers est un peu plus difficile à digerer, parce que le mot *défiguré* est toujours pris en mauvaise part, mais je suis

persuadé, que c'est la rime qui l'a obligé en s'en fervir, sans quoi il auroit mis *déguisé*, ce mot alors ne présentant que le vrai, il auroit falu bien de l'humeur pour s'en fâcher.

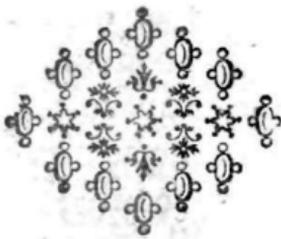
Sans plan, ni but, même sans rien conclure,

C'est un droit aquis à tous les Auteurs. N'y a-t'il pas assés long-tems que nos anciens ont acoutumé les Lecteurs à saisir le plan & le but des choses, pour s'en rapporter aujourd'hui à leurs lumières, & se reposer sur eux de la Conclusion? N'est-il pas juste que les Auteurs modernes soient déchargés de ce fardeau? Ce fardeau est même si peu nécessaire, qu'un Auteur qui s'ue sang & eau, pour être bien compris, en arrangeant tout avec le plus bel ordre, c'est précisément celui qu'on entend le moins. Non pas que ceux qui laissent aller leur plume au hazard, sont compris de tout le monde. Pourquoi cela? C'est que chaque Lecteur se faisant lui même un plan, un but, une conclusion, son amour propre, flaté des découvertes de son esprit, soutient à cor & à cri, que rien n'est plus clair, plus évident, plus conséquent que tout ce que l'ouvrage dont il s'agit contient, ou ne contient pas. La diversité des opinions ne fait rien à la chose; il suffit que chacun soit persuadé de bien entendre l'Auteur,

pour conclure qu'il est très bien entendu, même quand il ne s'entendrait pas pour son compte.

Dire qu'un Auteur aime à se voir douze fois l'an dans un Journal, c'est dire qu'il est très laborieux. Il n'y a pas de quoi se plaindre.

Vous voyés, Monsieur, que je vais à vôtre but qui est la paix. J'ai plus fait, j'ai vû vôtre prétendu Antagoniste: Je lui ai parlé d'acord. Il m'a répondu qu'il n'y mettoit qu'une condition, c'est qu'on ne l'empêcherait pas de rire. Il y auroit trop de sévérité à ne pas se rendre à cela. Ainsi tranquilisés vous sur l'avenir & que rien ne gêne la liberté de vos productions, dont je vous prie de ne pas priver le Public que vous y avés acoutumé depuis si long-tems.





E P I T R E

A M R.

TU veux que de mon hermitage
Damon , je te trace l'image ;
 C'est-là , que sans craindre la mort
 J'emploie en paix les jours que me laisse le fort.
 Ici les Monts bornent ma vüe ;
 Leurs abimes profonds inspirent la terreur ;
 La neige & les frimats couvrent leur étendue ;
 Et de leur sommet la hauteur
 Semble dans les airs suspendue ,
 Et se perdre enfin dans la nue.
 Sur le penchant du Mont serpentent des ruisseaux ,
 Qui défilèrent les troupeaux ;
 Et réunis en de petits canaux
 Forment la source des Rivières ,
 Qui , tantôt de leurs bords franchissant les barrières
 Quand les Vents mutinés font écumer leurs eaux ;
 Et tantôt , tranquilles & fières
 Coulent sous le poids des bateaux ,
 Et portent dans la Mer le tribut de leurs flots.
 C'est dans ces lieux chéris que dans un doux repos
 De ma Raïson je fais usage.
 Heureux si de l'erreur j'écarte le nuage !

Contemplant des Mortels & les biens & les maux

Je gémis de leur esclavage.

Je vois se succéder & le calme & l'orage ;

Et sans redouter le naufrage

Je trouve des plaisirs nouveaux

En changeant l'aspect du Païsage.

Là, sont des Prés fleuris, des Vergers, des Hameaux ,

Des Bergers sur leurs chalumeaux

Font ouïr un tendre langage ;

Plus loin sont de jeunes Ormeaux ,

Dont les verts & souples rameaux

Du *Léman* ornent le rivage ;

Et qui façonnés en berceau

Servent de retraite aux Oiseaux.

Ici , quand la naissante Aurore

Invite le Soleil à reprendre son cours ,

J'espère que le Jour qui comence d'éclorre

Sera le plus beau de mes jours.

Ha ! des douceurs de l'Espérance

Si l'homme conoissoit le prix ,

Il n'auroit plus que du mépris

Pour cette courte jouissance

Des biens dont son Cœur est épris.

Mon Cœur à la Vertu rend un sincère hommage ;

Ici , la vérité triomphe de l'erreur ;

C'est dans ces lieux que l'homme sage

Jouit d'un solide bonheur.

L'INDIEN ET LE LAPPON.

F A B L E.

UN froid LAPPON au lever du Soleil ,
 Presque toujours couvert du plus épais nuage ,
 Pour le mieux contempler interr omp son sommeil.
 Il admire & bénit cet Astre sans pareil ,
 Et s'empresse à lui rendre hommage.
 Pauvre home ! lui dit l'Indien ,
 Cet astre excite ta surprise ;
 Tu le crois l'Auteur de tout bien ;
 Que je plains ta sote méprise ;
 Le Soleil en tout tems échaufe nos Climats :
 Mais un don si comun a pour nous peu d'apas.
 Nous jouissons de sa lumière ,
 Sans presque observer sa carrière ;
 Nous n'en faisons jamais l'objet de nôtre amour.
 C'est un flambeau qui nous éclaire ,
 Et qui dans son cours nécessaire
 Chasse la nuit & ramène le jour.
 Ingrat ! dit le LAPPON , d'un si grand avantage
 Ha ! que tu conois mal le prix.
 Si le Soleil fuyant à tes regards surpris
 A ton heureux Pais refusoit son usage,
 Et que pour punir tes mépris
 Un seul jour voilant son visage

La nuit te cacha son Ouvrage ,

Que tu changerois de langage.

Ha ! que de biens lui doivent les Mortels !

Un Cœur reconnoissant lui dresse des Autels.

Quand il réjouit la Nature ,

Et que son vif éclat lui prête sa parure.

Il fait meurir les fruits , il fait naitre les fleurs.

Bachus lui doit le vin , & Flore ses couleurs.

Nos Prés, par ses regards sont couverts de verdure :

Mais par une fatale erreur ,

Un bien trop répété n'a rien qui nous anime ,

Il perd son prix par sa longueur :

Plus rare , c'est une faveur.

Le desir augmente l'estime :

Il faut le souhaiter pour sentir le bonheur.

L'Home est souvent brulé par un feu sans remède ;

Pour les biens qu'il n'a pas , ses vœux sont superflus.

Il meprise ce qu'il possède.

Et desire ce qu'il n'a plus.

GENEVE.





V E R S à une Dame, qui s'étoit plainte
du Chant trop ~~mat~~mal d'un Coq de son voi-
sinage.

J'APRIS hier seulement , *Madame* , le dé-
plaisir que vous cause un Coq de vôte voi-
sinage. Personne n'y prend plus sincèrement
intèrèt que moi ; cependant , come il ne
faut pas avoir acception de persones , j'ai crû
devoir écouter les raisons de justification que
peut avoir ce Coq. Les voici :

LORSQUE je vois d'un ton sévère
Philibis exhaler son couroux ,
Et de mes accens les plus doux
Dédaigner l'homage sincère ,
Je hais & j'acuse le fort ,
Qui me plaçant aussi près d'elle ,
Change le bonheur qui m'apelle
En une Sentence de mort.
Ha ! *Philibis* , coment faire entendre
A vôte cœur , qui n'est point tendre ,
Que mes chants suivent mes succès ?
Vous mépriseriés mon audace ,
Et ne me feriés non plus grace
Qu'à nos Petits-maitres François.

Si du-moins vôtre tiranie
 Pouvoit , en m'arrachant la vie ,
 Rendre tous nos faits plus discrets ;
 Je périrois avec constance •
 Et souffrirois sans résistance ,
 D'être victime du secret
 Mais quoi ! me priver du bien d'être !
 Ha , plutôt généreusement
 Daignés, *Philis* , être mon Maître !
 Un ami aqui par argent
 Vous paroît peu digne de l'être ;
 Mais vous penseres autrement.
 A vos yeux j'en fais le serment ,
 Si vous voulés m'être propice
 J'abandonne tout autre office.
 Je laisse la poule & le grain ;
 Je ferai doux , fidèle , sobre ,
 Et changeant l'objet de mes chants ,
 Je les rendrai vifs & touchants
 Lorsque vous gagnerez le robe.
 Vous riez d'un Coq qui raisonne !
Philis , grace au malheur des tems ,
 Chacun sur quelque son frédone.
 D'ailleurs le bonheur d'être à vous ,
 Que dans ce moment j'envisage ,
 Me rend d'abord un personnage
 Digne de l'attention de tous.



M A D R I G A L.

QUAND sur le sein de la charmante Lise
 Le beau Tircis place une fleur ,
 Que d'une voix tendre & soumise
 Il exprime si bien ses vœux & son ardeur ,
 Que je crains de Tircis le discours enchanteur !
 Lorsqu'un jeune Berger parle un certain langage ,
 Que d'un moment heureux il fait bien faire usage
 On oppose au Berger d'inutiles rigueurs ,
 Dans ce moment fatal c'est bien être assés sage
 Que de n'offrir pas ses faveurs.

L E T T R E

A Mademoiselle N I N O N R E B U S I.

J'admire, *Mademoiselle*, vôtre constante inclination pour les Enigmes & les Logogriphes. Je n'ai d'audience favorable auprès de vous, que lors que je vous aide à les expliquer & que j'ai le bonheur d'y réussir. Non contente de mes soins & de mes peines à cet égard, vous voulés encore, mais absolument, que je vous en présente au plutôt de ma com-

position. En vérité c'est abuser du pouvoit que vous avés sur moi, en me mettant à pareille épreuve. Pour ne pas résister à vos ordres & mériter quelques douceurs de vôtre part, je me suis tourmenté l'esprit pour en venir à bout & voici ce qu'il a produit.

ENIGME ET LOGOGRIPHE.

L'Or, chés moi, précède la toile,
 L'entre deux trois quarts de moitié.
 Le fujet que couvre ce voile,
 Est toujourns digne de pitié.
 Heureux, qui par sa bone étoile
 Doit tout aux soins de l'amitié.
 Enigme ainsi que Logogriphe,
 Suceptible de sens divers,
 Je ne suis rien moins qu'apocriphe.
 Mais il faut m'expliquer en vers.

Ne vous atendés pas, *Mademoiselle*, que je vous en dise le mot, si vous ne le dévinés & que vous ne l'expliquiés come la Pièce l'exige. Vous me donés affés d'inquiétude depuis deux ans, pour que je vous embarassé à mon tour, pendant quelques minutes.

Je suis &c.

G. M.



E N I G M E.

MONARQUE Souverain de tout ce qui respire ,
 Tout l'Univers est mon Empire.
 Le jeune & le vieillard , les Berger & le Roi ,
 Sont également sous ma Loi.
 Mais différent de bien des Princes ,
 Je fais chérir plutôt que craindre mon pouvoir :
 On m'obéit dans mes Provinces
 Bien plus par gout que par devoir.
 Mais coment se peut il qu'on m'aime
 Avec tant de vivacité ?
 Loin de paier un zèle extrême
 Souvent je le punis avec sévérité.
 Vivant sans règle & sans principe
 Il est dans ma faveur peu de solidité :
 La boule de favon , qui brille & se dissipe
 A bien moins de fragilité.
 Ancien Prothée sur la terre
 Je change dans un jour cent fois de caractère.
 Tour à tour badin , sérieux ,
 Tour à tour , calme , ou furieux ;
 Enfant de la vertu , mais du crime le père :
 Ami du vrai , le faux a le don de me plaire
 Encor mieux que la vérité ;
 Et je me repais de chimère
 Bien plus que de réalité.
 Malgré tous mes travers , sur la fidélité
 La plus sûre & la plus durable
 Repose mon autorité :
 Et je ferai toujours le Roi le plus aimable.
 Avec la même ardeur , la même activité
 Mes sujets , come un Dieu m'adorent :
 Et le culte dont il m'honorent
 Est l'homage flateur de la sincérité.

L'Enigme de Février s'explique par les ELEMENS. Le mot du Logogriphe est ALPHABET, dans lequel on trouve *Palet, Bal, Pet, Abel, Baal, La, Pal, Able, Alep, Table, Alte.*



T A B L E.

S ixième Lettre d'un Protestant employé dans la Mission pour convertir les Juifs.	249
Suite des Réflexions d'un Misantrope.	262
Essai sur l'utilité & la nécessité du Travail.	281
Fragmens Historiques II ^{me} . Fragment.	297
Aux Editeurs à l'ocasion des Questions proposées dans le précédent Journal.	314.
Réponses aux Questions inserées dans le Journal de Février.	319
Histoire de Bajazeth, Prince Ottoman.	325
Charles, Trait d'histoire champêtre.	331
Lettre Apologétique à M. J. B. T.	340
Epitre à Mr.	349
L'Indien & le Lapon Fable.	351
Vers à une Dame qui s'étoit plainte du chant trop matinal d'un Coq de son voisinage.	353
Madrigal.	355
Enigme & Logogriphe à Melle Ninon Rebusi.	356
Autre Enigme.	357